

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

M'ATHAIR L'IRLANDE
SUIVI DE
ÉCRIRE L'ANCRAGE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CAROLE-ANNE DÉRY

JUIN 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci :

à May Guénette, ma professeure de littérature au secondaire, d'avoir été un incroyable modèle de femme libre et de m'avoir fait promettre de ne jamais arrêter d'écrire;

à Denise Brassard d'avoir compris avant moi où mon projet voulait aller et de m'avoir permis par sa confiance et son appui de m'y rendre avec lui;

à la Confrérie des belles lettres contemporaines et à tous ceux et celles qui ont pris le temps de me lire, pour votre intérêt et vos commentaires;

au Café Hookah Lounge et au Patrick's pub irlandais d'offrir un environnement propice à l'écriture, à la beuverie et au plaisir en bonne compagnie;

à Zéa et à Ma-Au et leur projet La Fièvre qui me rappellent par leur créativité constante et acharnée que je n'écris pas assez;

à mes sœurs, les « 5 cou 5 », pour une jeunesse magique, la possibilité de grandir en devenant une meilleure personne et la part qu'elles ont jouée dans la plus belle des histoires;

à Gabriel, que j'aime, de me surprendre tous les jours par sa lecture si juste et de m'avoir *rappé* du Eminem pour sécher les larmes qui sont inévitablement venues avec l'écriture des derniers mots du mémoire;

aux marins, aux Irlandais, aux voyageurs et aux écrivains;

à ma mère, qui ne lit pas mais qui m'a lue, de m'avoir laissé partir malgré l'inquiétude et de toujours laisser sa porte grande ouverte;

à mon père, pour tout ce que j'ai tranquillement apprivoisé en écrivant ce qui suit.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé et mots-clés.....	v
<i>M'athair</i> l'Irlande.....	1
Un (Nouement)	2
Deux (Montréal en amont)	5
Trois (Nœud)	8
Montréal – Philadelphie : avion.....	8
Philadelphie – Anvers : bateau	10
Anvers – Londres : train	15
Dublin	16
Côte est, vers le sud	19
Côte sud, vers l'ouest	24
Côte ouest, vers le nord	30
Côte nord, au milieu	38
Côte ouest, vers le sud	46
Quatre (Retour)	56
Écosse	57
Norvège	60
Ciel	61
Voie ferrée	62
Cinq (Montréal en aval)	64

Six (Dénouement)	66
Références des extraits en exergue	67
Écrire l'ancrage	68
Durant mon enfance...	69
Nostalgie : les bases conceptuelles	70
J'ai voyagé sans...	75
Désir : l'inéluctable déception	76
Solution : l'épreuve de la ligne de fuite	79
J'ai maintenant conscience que	82
Géopoétique : une manière de mieux <i>être</i>	83
Frontière : vivre sur le seuil	87
Après huit mois...	90
Atlantique : le désir de la distance	91
Grosse-Île...	93
Mémoire : le passé inscrit dans le présent	94
Un jour qui me semble...	97
Filiation : l'inévitable et le choisi	99
Irlande : le lieu-seuil des apaisements	103
Écriture : voyager sur place	106
Engendrement : la fiction créatrice	110
Bibliographie	113

RÉSUMÉ

« *M'athair* l'Irlande » est un récit de voyage entrecoupé d'extraits qui relatent l'enfance de la narratrice. Le but de ce voyage est de se réapproprier, par le biais de l'expérience et de l'écriture, l'identité irlandaise qui lui avait été faussement attribuée. Les différentes parties du récit racontent le voyage lui-même, mais aussi les derniers moments avant le départ et les impressions au retour. Les souvenirs de jeunesse sont introduits par des situations ou des rencontres typiquement irlandaises, ce qui noue le présent du voyage au passé de l'enfance et fait le pont entre la réalité et la fiction. La figure paternelle est centrale puisque c'est par elle que l'imposture identitaire s'est glissée dans la réalité de la narratrice, le père ayant à tort déclaré ses ancêtres, et donc ses descendants, d'origine irlandaise. L'épreuve du voyage amènera pourtant la narratrice à découvrir que son père et elle-même sont en fin de compte très irlandais.

« Écrire l'ancrage », l'essai qui suit, tente de répondre aux questions soulevées par le récit de voyage et d'enfance. L'approche choisie est assez personnelle et des parallèles sont établis entre l'expérience intime et les théories pertinentes : la géopoétique oriente le regard porté sur l'aspect territorial alors que la psychanalyse est utilisée pour décortiquer la dimension identitaire. Un survol historique de la nostalgie et une étude de ses manifestations chez l'écrivain-voyageur révèlent, dans le cadre de ce projet, une origine commune à cet état mélancolique, au désir de voyager et à la nécessité d'écrire : une identification problématique lors de l'enfance. Une difficulté à établir la filiation paternelle génèrerait un besoin de s'inscrire dans le mouvement et l'entre-deux, espaces liés autant au voyage qu'à l'écriture. Ces activités sont par ailleurs des moyens d'arriver à un équilibre dans la quête identitaire, puisqu'elles ouvrent les possibles et donnent au sujet une grande liberté, lui permettant ainsi de se (re)créer lui-même.

MOTS-CLÉS

Irlande, voyage, identité, écriture, géopoétique, filiation, nostalgie

M'ATHAIR L'IRLANDE

UN (nouement)

Il y a dans notre âme une faille.
Une secrète cassure.
Quarante mille noms
pour chaque mort, chaque fils
et chaque fille
perdus
[...]
Voilà une chaise, voilà un gouffre :
un homme assis devant l'irréparable¹

L'album double de Frank Sinatra, un soir de février. Sur la table, deux assiettes de tortellini sauce rosée, une bouteille de vin rouge, deux coupes.

Je prends le temps de couper chaque pâte en deux avant de la manger. Le regard rivé sur l'assiette, j'ai quelque chose à faire. Son inconfort se répand dans la pièce, épais à croquer. Je le devine remuant sur sa chaise. Je lève les yeux de temps en temps, je le vois ne rien avaler, nerveux. Il repousse une pâte, change son verre de place, roule sa serviette de table, replie les coins de la nappe. Ma chaise est dure. Je bois de grandes gorgées, j'occupe ma bouche pour ne pas avoir à parler.

Le disque est interminable.

Je lève la tête vers l'horloge et nos regards se croisent. Je ne suis pas habituée. Ses yeux s'accrochent aux miens, s'agrandissent, menés par l'idée qui se forme derrière eux. Incertain, il dit « j'ai une histoire pour toi », puis sa bouche se ferme. Je dis « oui? » pour qu'il continue de remplir le vide. Il regarde derrière moi une chose qui est ailleurs. J'attends, mastique une pâte. Brusquement il se lève. Il me demande de jurer – « tu gardes ça secret? »

« Oui, promis. »

Il disparaît dans sa chambre. Je fredonne *Strangers in the night* en mordant dans un demi-tortellini. Drôle d'effet, à mon âge, d'entendre mon père dire « j'ai une histoire ». Un fracas métallique perce le silence. Je dépose lentement ma coupe vide. Je fixe l'entrebâillement de sa porte de chambre. Mon cœur cogne, j'entends chaque battement à travers la musique. Il revient avec une épaisse chaîne de fer, de lourds maillons qui se succèdent sur plusieurs mètres. Sans me regarder, il la place sur mes épaules et je m'enfonce dans le sol de la cuisine. Je perçois au loin les premières notes de *My way*. Longtemps, il enroule la chaîne autour de mon cou. Ma nuque craque, puis ma colonne se brise une vertèbre à la fois. Mes poumons se compressent, je ne sens plus ma cage thoracique se soulever. Les saxophones s'intensifient. Je crois que je rapetisse, broyée par la masse qui m'enserre. Ma vue s'embrouille de larmes que je retiens.

Sinatra chante de plus en plus fort. C'est insoutenable.

Embobinés sur eux-mêmes, les anneaux m'arrivent aux yeux. Je vois à peine mon restant de pâtes, son assiette pleine, ma coupe vide. Sur les triomphantes notes finales, il laisse tomber le dernier maillon. Il soupire en fermant les yeux puis inspire tout l'air de la pièce. Il se rassoit devant moi, prend une longue gorgée de vin. Je le dévisage avec peine. La bouche pleine de pâtes, il me demande « pis l'école, ça va? » J'essaie de bouger la mâchoire, mais n'arrive à produire qu'un bruit rauque. Il essuie la sauce qui coule sur son menton. Il cale le reste de son vin, secoue la tête en échappant un rire sec. J'ai chaud sous le métal froid. En raclant bruyamment le fond de son assiette, il dit « bon!, as-tu fini? » Je baisse les yeux sur mon repas inachevé pendant qu'il met son manteau. Je me lève au ralenti, étonnée d'en être capable. Il sourit bizarrement en tenant la porte ouverte pour que je passe devant lui.

L'album double de Frank Sinatra, un soir de février. Dans la voiture, deux personnes assises au froid, une fille asphyxiée, deux silences.

Je lui jette des regards en coin, pour voir s'il regrette. Détendu, il tapote le volant, chantonne *New York New York*. Dans les rues, il y a des lumières que je vois en double par mes yeux mouillés. Il me dépose devant la maison familiale. Je m'extirpe de la voiture avec peine. Il décolle sitôt la porte fermée, et mes bottes s'enfoncent dans la neige. Clouée au sol, je regarde les fenêtres de la maison, puis la chaîne trop lourde à soulever pour mes bras cassés. Je pense à l'enfouir dans la cour, mais il faudrait m'enterrer avec. Résignée, j'attrape une extrémité entre mes dents et la mâchoille. Longtemps je reste cachée sur le côté de la maison. Je mastique le métal, espérant être assez grande pour le contenir tout entier. Lorsque j'avale le dernier maillon, il s'arrête au fond de ma gorge, empilé sur tous les autres. Une à une je monte les marches, traîne mon corps pesant dans la maison. Mes sœurs sont rassemblées dans la cuisine. Je souris les dents serrées, de peur qu'on aperçoive un reflet métallique au fond de ma bouche. « Viens t'asseoir, on allait justement souper! »

Non merci, je suis pleine. J'ai mangé des tortellini sauce rosée.

DEUX (Montréal en amont)

The urge to wander for many humans is dismissed or mostly ignored – but who knows what ancient longings stir within the cells of our body?''

Janvier suivant. J'écris « départ », « quitter », « partir ». J'attends la permission à 87\$, bonne pour cinq ans, sur papier gouvernemental. Ça ne dépend pas entièrement de moi, mais aussi de l'homme en cravate derrière le comptoir vitré. Il a le pouvoir de m'autoriser la mise en veille des autres, de me faire lever l'ancre. Et j'irai. Jusqu'au bout de la coque, là où, si on se rend, on ne revient pas. Je regarderai ce qui s'aligne à l'horizon – une terre, de la musique et des enfants – en pensant que les mêmes choses se trouvent derrière. Je vais vers ce que je quitte puisque les boucles, c'est joli et que, de toute manière, le recommencement est inévitable. Les vagues montent puis redescendent, mais pas qu'une fois.

*

« L'Irlande? C'est loin... Combien de temps? »

Peu importe le temps. Celle qui s'en va ne reviendra pas. Du moins pas vers toi et tes rêves solides dans lesquelles mes contours sont trop définis.

Autour de notre malaise, il y a des bruits de fourchettes, une odeur de homard. L'araignée étire ses pattes dans mon corps, confortable en terrain connu. Je croyais avoir chassé cette traître qui repousse les hommes qui s'approchent de moi. Tu tripotes ton cellulaire, ronges tes ongles. Tes doigts ont lâché les miens dès que la conversation a tourné à droite dans un cul-de-sac.

*

Mai dans le parc. Le dos au sol, les bras en croix, le regard accroché aux branches trouées de ciel. La vie d'en haut vue d'en bas, demain vu d'hier. Je veux de l'encre sur ma peau, de la fraîcheur dans la gorge, de l'innocence, de la naïveté. Je compte

les ventres gonflés de femmes heureuses, multipliés par le printemps qui s'étire. Je compte les âges que j'accumule, les semaines avant mon départ, les dollars que je vais faire en tapant sur un clavier huit heures par jour. Je fais la liste de ce que j'ai appris en dix ans, je coche « j'aime », « j'aime pas ». Je somnole, crucifiée au sol, incertaine de ce qu'il me faut pour vivre. Thé, lumière, framboises, mais ensuite? J'ai bien regardé tous les livres, aucun ne m'a dit quoi faire quand le soleil tombe et que la peur s'installe entre les côtes. J'ai lu les lignes et l'espace entre elles, j'ai goûté les pages au cas où ce serait le secret, j'ai dormi serrée sur les bouquins de ma bibliothèque : toujours, je traverse l'angoisse au ventre.

*

Je n'ai plus de frère, plus de grand-père. Il y a un homme qui est mon père et que je vois peu. Je bouche les trous avec les « tu » qui se multiplient, qui n'arrivent pas à prendre racine dans mon espace boueux. J'appartiens aux fonds froids, au bois flottant sous les rayons de soleil, à l'apesanteur de sous-surface. La vérité reste que peu s'aventurent si loin et que, quand je coule après une gorgée de trop, personne n'a gardé un œil sur ma dérive.

*

Je vais suivre le fil jusqu'au bout du monde, petite poussière dans le tourbillon, comment même laisser une trace? Une lignée rouge gravée par mes ongles sur des avant-bras, une mèche de cheveux arrachée au vent. Je reviendrai avec l'odeur des galets mouillés, après avoir glissé sur la mousse verte des cailloux de mer. J'espère que la stabilité urbaine saura encore m'accueillir.

*

Août. Je veux tomber au centre de tes bras solides, faire une chute en confiance. Se laisser porter par les flots, serait-ce si simple? Jamais tranquilles, mes paupières s'agitent : comment rester calme quand on a trouvé? La certitude dort entre mes côtes, les ombres au plafond ne pâlisent pas. J'accorde mon souffle au rythme de ton sommeil, et au matin je n'ai plus faim. La veuve noire a quitté son nid; je l'ai peut-être aperçue entre deux lattes de plancher avant qu'elle ne meure d'ennui.

Il est vrai que ces mêmes Irlandais se flattent en riant d'être les meilleurs menteurs de la côte atlantique, en quoi ils ont raison.ⁱⁱⁱ

*

« Mais... est-ce que t'es Irlandaise ou pas, finalement? »

Je ne le sais pas. Je croyais que oui, mais un soir de tortellini, j'ai appris le contraire. Pourtant, ça ne m'a pas quittée, cette chose mal définie que laisse en moi Erin – l'Irlande, en gaélique. L'excuse n'est plus le sang des ancêtres, peut-être que ce sont les sillons du cerveau, les crevasses du cœur, la volonté de l'enfant? Je m'en vais arpenter ses routes et rencontrer ses gens, voir si j'ai une place chez elle comme elle a une place chez moi, suivre le cordage de ses côtes à la recherche d'odeurs résonnantes. En attendant, je ne sais plus où m'inscrire.

*

Vers qui revenir, de toute façon, quand le départ est un abandon? Personne ne guette le retour des déserteurs. On ne s'habitue pas à vivre à côté d'un trou. Rapidement, on le bouche pour égaliser le sol. Il n'y a plus de racines à raccorder au retour, mais de nouvelles pousses sur ce qui nous appartenait. Je sais bien que tu ne m'attendras pas, et que j'errerais ensuite à la recherche de bras qui accepteront de me laisser partir.

TROIS (nœud)

Montréal – Philadelphie : avion

Grâce au ciel, nous ne sommes pas enracinés
au sol et ici n'est pas le monde tout entier.^{iv}

Les bras le long du corps, j'ai regardé mon sac glisser sur un tapis roulant. J'attends maintenant l'embarquement, un café hors de prix entre mes coudes déposés sur la table du Starbucks. J'adore les aéroports, l'épaisseur du non-temps, l'excitation du départ se mêlant à la fatigue heureuse du retour. Ici, tout le monde a une histoire.

Je gribouille déjà. Les dernières fois qui rendent le départ difficile : le confort du lit, le souper de famille, la fin de semaine à la maison maternelle, les visages contents et tristes de mes sœurs. Les larmes aux yeux d'Anna et le rire de Rox. Les blagues de Tan et le sarcasme d'Annie. Ce que je suis heureuse de quitter : les têtes penchées sur le journal dans le métro à l'heure de pointe. Le recyclage le lundi soir et les poubelles le mardi matin. L'odeur autour du métro Namur. L'obligation d'être ce que tout le monde attend que je sois.

Je jette un œil prévoyant aux écrans bleus, dans une fébrilité étrangement calme. L'inconnu qui s'en vient ne m'effraie pas plus qu'il ne m'ébranle : je l'accueille comme un vieil ami, connaissant notre complicité et ne craignant pas les mauvaises surprises. Finalement, c'est moi qui choisis comment réagir à ce qui advient. Ainsi, la semaine d'attente forcée à Philadelphie, due à un retard du cargo, n'est pas tant une embûche qu'une étape-cadeau, ajoutée au voyage pour me permettre d'ouvrir plus grand mes yeux. Sept jours dans la chaleur d'un port, sous le vent prometteur qui arrivera avant moi à destination.

C'est un délice que de n'avoir rien à faire. Mon unique but est de ne pas trop dépenser. Je ne regarde pas les cartes. Je m'oriente au hasard, n'obéissant qu'à mon instinct en vacances et aux lumières vertes. J'aboutis - quelle surprise - dans le port, où un grand spectacle musical anime la foule. Crème glacée en main, j'arpente les limites, les contours, évitant de m'aventurer au centre de la masse. Dans un petit parc à l'écart, une sculpture géante commémore l'arrivée des navires-cercueils irlandais pendant la Famine des années 1840. Je m'assois, silencieuse, face à ce massif bateau de bronze où des dizaines de corps squelettiques s'entassent. D'un port où les Irlandais sont arrivés dans l'espoir d'une vie meilleure, je partirai pour l'Irlande sur les traces d'un passé imaginé. Transie, je passe ainsi le reste de la journée, alors que ma crème glacée fond sur mes doigts.

Philadelphie – Anvers : bateau

Et enfin l'Atlantique
 Mes chers parents, je pars
 Je vous aime et je pars^y

On ne lève l'ancre que demain, mais je me suis installée hier. Je n'ai pas dormi, comme à la veille de Noël. Même amarré, le bateau tangué, la berceuse est commencée. Tout le monde est surpris que je ne transporte pas d'ordinateur, qu'est-ce que je vais faire pendant deux semaines? Je dis « voir, lire, écrire », certains rient, Jay-Jay murmure « *ah, novelist!* ». Je suis à bord du Rickmers Singapore, « *at home on all oceans!* », normal que je me sente déjà chez moi.

Florian me parle de sa vie d'avant, celle de policier en Roumanie, jusqu'au « *fuck that, I'm leaving* ». Il me laisse monter plus haut qu'autorisé, jusque sur le toit du pont de commandement, et me conseille de fermer les rideaux de ma chambre le soir. Il m'assure que je peux me baigner en paix dans la piscine sur le pont, et que si les matelots m'espionnent, ils le feront avec tant de classe que je ne m'en rendrai même pas compte. « *No seriously* », il me jure que je suis en sécurité, que les membres de l'équipage doivent être le dernier de mes soucis. Je n'avais pas pensé aux implications d'être la seule femme à bord parmi une quarantaine d'hommes. L'insistance de Florian à me rassurer sur le sujet est justement ce qui m'indique qu'il y a peut-être un inconfort dans l'air. Pas de problème, je me glisserai dans la peau de mon frère pour deux semaines.

*

« Fais-moi l'avion! », la demande du crépuscule. Dans ses bras, je quittais le salon, horizontale au-dessus du sol. Aucun bruit de moteur ni de détour pour voler plus longtemps : ce n'est pas l'avion qui comptait. Au milieu du corridor, on faisait escale devant le tableau en noir et blanc d'une esquisse de grand voilier. Flottant dans ma jaquette, je pointais chaque passager à bord et les prénommait avant de leur souhaiter une bonne nuit. Matante Céline, Mononcle André et les cousins partaient en

vacances; des hommes sombres allaient se battre dans une guerre lointaine pour aider des amis; les Garçons Perdus, se battant pour une place à la proue, revenaient du Pays Imaginaire. Pas plus grands que mes ongles, ils me fascinaient par leurs visages vagues. On ne pouvait pas savoir : homme ou femme, jeune ou vieux? Je réinventais chaque soir, et tout le monde s'est ainsi retrouvé en mer au moins une nuit.

*

Comme chaque fois qu'ils entament une traversée d'océan, les matelots ont une soirée *off* pour faire la fête dans le bar et un barbecue sur le pont. « *Only once in a blue moon* », qu'ils disent. Beaucoup répètent aussi « *That's our life* », avec une fierté très proche de la tristesse. Alfred n'a été à la maison pour aucun Noël ni Jour de l'An des huit dernières années. Il envoie la moitié de ses revenus à sa famille chaque mois. Archie a des jumelles de deux ans, qu'il n'a vues que pour un total de cinq mois. Ils paient cher le sentiment d'infini dont ils s'enrobent tous les soirs, alors qu'ils fouillent l'horizon de leurs yeux fatigués.

Moi, je cherche une baleine et j'oublie rapidement les jours de la semaine, mais comme le répète le capitaine, « *who cares anyway!* ». Lui ne travaille jamais plus de trois mois de suite, fait trois fois le salaire des matelots et voit sa famille six mois par année. Je regarde ce monde à part, fascinée de constater l'aisance avec laquelle la hiérarchie s'installe même dans les recoins flottants. Je suis parmi l'équipage et ailleurs à la fois, séparée d'eux par nos sexes opposés, nos cultures ancrées de part et d'autre de Greenwich et les conséquences très différentes de nos implications maritimes respectives.

*

Tom me demande ce que ça faisait d'être la seule fille au party. J'aimerais tant que ce ne soit pas un sujet. Je m'enfonce dans ma peau de petit frère et répond qu'il ne s'est rien passé de particulier, que le véritable drame de la veille est que j'ai manqué une baleine. Je suis sortie sur le pont quelques minutes après son entrée définitive dans l'eau.

*

Je lis *Les vagues*, et au dernier mot de la page je dois retourner au premier. Est-ce Neville qui parlait, ou bien Louis? Je dépose le livre, ça ne sert à rien. Je pense à l'aéroport et au fait que tu n'es pas sorti de la voiture pour me dire au revoir. On s'est dit à plus tard sans rien se promettre, mais tout de même... Je me demande si tu me regarderas passer les portes vitrées au retour ou si tu m'attendras dans le stationnement, derrière le volant. Viendras-tu seulement me chercher? Puis, je me dis que cet adieu était sans doute parfait. Je n'aurais rien pu dire de plus si on avait été debout près de la voiture en marche. Je ne t'aurais pas embrassé différemment. Non, ça ira.

*

Je n'étais pas préparée à perdre l'équilibre, immobile dans une pièce. Ni à faire deux siestes par jour, parce que je me lève avant le soleil pour le voir sortir de sa tombe. Dans le temps suspendu, rien ne revêt une trop grande importance. J'ai jeté mon cœur de pomme par-dessus bord sans me sentir mal. Assise à la proue quand le capitaine l'autorise, je promène mon regard parmi les vagues, attrapant des yeux dauphins et artefacts. Je vois même des oiseaux parfois, et ne comprends pas ce qu'ils font si loin de la terre, avec l'énergie nécessaire au vol constant. Je crois qu'ils ont fait route avec nous.

*

Les activités s'enchaînent dans une logique que je ne remets pas en question. Quand on joue aux cartes, David dit « épique » au lieu de « pique », j'adore ça. On a fait un casse-tête, les quatre passagers ensemble, un tigre japonais que le capitaine veut faire encadrer par les charpentiers. La lenteur entre dans tous les espaces et rythme le quotidien mieux que l'heure, que l'on avance au hasard pour rattraper les fuseaux. Le bateau *rock* de gauche à droite et *pitch* de haut en bas. Après trois jours et deux nuits de balancements pendant lesquels le sommeil a été un luxe hors de portée, je peux confirmer que je n'ai pas le mal de mer.

*

Les ampoules flottantes ont en vérité des fils pour les retenir: rien ni personne ne vole librement. Je regarde le vide entre la mer houleuse et mes pieds qui se balancent au-dessus d'elle. Je pense au courage ultime des suicidés, à mes vieux jours encore loin, à cette fin lumineuse que je ne précipiterai jamais, malgré l'irrésistible attrait des flots et l'envie de rencontrer mon frère. Des poissons-volants percent la surface argentée, s'agitent un moment en l'air puis retombent avec force hors de ma vue. J'ai laissé un monde derrière pour en rejoindre un autre devant, j'oubliais celui qui grouille dessous. L'apparition de ces bêtes visqueuses me rappelle qu'il est possible d'appartenir à deux univers. Et de voler, aussi, tout compte fait. Je souris, ferme les yeux et me laisse brûler par le soleil.

*

L'équipage monte au sommet des grues, entortillé dans des cordages. Attachés à des poulies, les matelots grattent la rouille et repeignent le bateau. Ils rient fort, crient comme des Amérindiens, chantent en tagalog. À cheval sur des poutres, ils prennent maintenant une pause Mountain Dew, pendant qu'en bas je cherche une baleine. J'ai laissé ma Wendy à la maison avec l'inquiétude que j'aurais normalement eue de les voir tomber; ici je suis comme eux, un Garçon Perdu.

On laisse deux larges marques blanches de chaque côté du bateau, qui deviennent bleutées vers l'effacement. Bernard joue de la flute irlandaise, les charpentiers construisent une table et deux bancs qu'ils vont mettre près de la piscine. David dessine à plat ventre sur le pont.

La mer est réellement bleue, et elle me donne du temps. Habituellement réticente à m'arrêter, ici je n'ai pas le choix – et pourtant je bouge quand même. Mon lit tangué la nuit. Je vais quelque part en lisant, assise. Les films prêtés par Jay-Jay étaient éparpillés ce matin; ma brosse à dents, tombée dans le lavabo. Le bateau respire, on peut le voir monter et descendre comme une poitrine, mais juste un moment, sinon le mal de cœur prend. Faut pas le laisser s'agripper. Ce qui sauve est de fixer l'horizon,

et aussi d'avaler tout le vent possible, l'air frais sur les joues. Ne pas fermer les yeux trop longtemps, aussi, pour ne pas manquer ma baleine.

*

Un pied à terre, escale à Montoir. Des arbres, des voitures, quelques femmes à bord pour l'inspection. La côte, la terre grise et granuleuse, les centaines de containers qui s'entassent. Des oiseaux, une cheminée enflammée, des usines et des routes. David dit avoir presque oublié à quoi ressemblait la couleur verte. Pas moi : je l'ai dans la peau, littéralement.

*

L'approche du port d'Anvers se fait dans l'effervescence, décuplée par le contraste avec l'engourdissement des deux semaines précédentes. Le soleil fait briller la surface métallique de l'eau. L'horizon est coupé par les côtes qu'on longe depuis Montoir. Des dizaines de bateaux sont visibles dans toutes les directions et cette nouvelle proximité d'autres vies humaines est surprenante. On tient tellement de choses pour acquises dans l'immobilité du chez-soi.

Je pensais prendre le temps sur l'eau pour me préparer au voyage, pour réfléchir à ce qui m'attendait. Peut-être l'ai-je fait inconsciemment, mais je réalise ne pas avoir pensé à l'Irlande durant la traversée. Les treize jours ont semblé n'en être que quatre, puis voilà, c'est terminé. Mon sac est refait, j'ai effacé les traces de mon passage dans ma cabine. Je me prépare à quitter la peau de mon frère, à respirer comme une femme à nouveau. Debout sur le pont de commandement, j'attends le choc de la fin, qui ne vient pas. Je glisse plutôt en douceur vers la suite, consciente d'être à ma place.

Anvers – Londres : train

Le port d'Anvers sent la mélasse. Après un bref adieu aux compagnons de voyage, je monte à bord du train pour Londres. Il pleut. Pas à l'intérieur, mais c'est de là que je vois la pluie, quand on s'ébranle lentement vers l'ouest. Je prends ma première inspiration terrestre et regrette aussitôt l'odeur du sel.

*

J'ai oublié comment s'est déroulée la première fois. Peut-être qu'il a posé la question et que, devant mon hésitation à répondre, il m'a attaquée jusqu'aux rires, pour se débarrasser du silence. Et la phrase est restée, comme un déclencheur : « y'est-tu beau mon bateau? » Chaque fois, il me chatouillait les côtes, jusqu'à ce que je hurle de rire, les yeux inondés. Encore aujourd'hui, une subtile onde de panique se répand dans mon dos quand j'entends ces mots. « Y'est-tu beau mon bateau? » Pas de la vraie peur d'adulte, mais la terreur excitée alors ressentie à l'idée de subir une attaque de chatouilles. Les cris de supplice fusaient à travers les rires en éclats et les pleurs sans peine. Le phénomène reste un mystère pour moi : rires et pleurs simultanés, plaisir et douleur qui s'entortillent et, toujours, l'image de mon père qui m'inflige ces contraires.

*

Court séjour à Londres, sur un sofa d'amis d'amie. Temps d'arrêt pour revoir cette vieille dame que j'aime tant, la Londres élégante aux airs d'antan. Pour investir la passion de l'enfant, aussi, en visitant les studios de tournage d'Harry Potter. C'est, *of course*, un détour nécessaire. L'odeur de pluie urbaine me manquait, pluie qui ne sent pas ici la même chose qu'à Montréal. Le brouillard presque constant, la complexité de l'architecture, l'âge avancé des monuments, et une dernière inspiration avant le plongeon.

Dublin

*In Ireland the inevitable never happens,
the unexpected always.*^{vi}

Point de départ presque obligé. Je déteste le sentiment de supériorité que je traîne avec moi dans les rues de Dublin. Je suis meilleure que les touristes, j'ai davantage le droit d'être là, j'ai quand même une vraie fausse-identité irlandaise, bien rentrée dans mon crâne d'enfant puis apprise sur papier. Arrogante, voilà. Pas encore atterrie, trop haute ma tête pour regarder les gens dans les yeux. Encore deux jours et je me sauve de la capitale, pour quitter celle que je suis quand j'y suis. De toute façon, Dublin c'est Montréal, et San Francisco, et Liverpool peut-être. Ce n'est pas tellement vert et les passants qui fixent leurs pointes de semelle ne véhiculent pas l'*irish welcome*, qui n'est pourtant pas un mythe.

*

Marsh, la plus vieille bibliothèque publique de Dublin. Le bibliothécaire me rembourse €1 sur le prix d'entrée de €3 parce que j'étudie la littérature. Il me laisse visiter à mon rythme – lent. Les volumes n'ont pas changé de place en trois cents ans. Le plus vieux livre date de 1452. Ça sent tellement bon, le vieux cuir et le papier humide. Je signe le carnet des visiteurs en remerciant cet endroit précieux d'exister, avec le peu de gaélique irlandais que j'ai retenu de mes cours. Avant que je ne quitte l'endroit, le bibliothécaire me demande d'où je viens, « *because you don't sound Irish but you look Irish* ». Je descends d'un homme qui a inventé d'où il venait, parce que ça sonnait bien, que ça reluisait plus que la plate réalité. Je ne sais donc pas d'où je viens, monsieur, mais je m'applique à raccorder les liens défaits.

*

Sur mon blogue de voyage, un commentaire de mon père après chaque entrée, « Papa » comme cybernom, des becs à la fin des messages. Il sort sa grande plume pour le grand public, des mots que je ne l'ai jamais entendu dire. Des conseils de vie, des trucs, des commentaires, constructifs ou non. Dans le corridor privé qui nous relie, pourtant, rien. Pas de réponse au téléphone, pas de courriel pour accuser

réception du message vocal ou de la carte postale, pour m'en remercier encore moins. Nos monologues respectifs ne se répondent pas, pris dans un parallèle que l'autre ne peut ou ne veut atteindre. Le monde toutefois voit le mot « papa » sur mon blogue; il existe donc, ce père, la preuve est disponible au www.lannoderry.wordpress.com.

*

Pub O'Donoghue's, parce que *The Dubliners* jouaient ici, parce que ce n'est pas dans le quartier touristique de Temple Bar, parce qu'il a fallu que je me perde avant de le trouver. C'est minuscule, bondé, surchauffé. Six musiciens s'entassent dans un coin à l'entrée et jouent comme dans leur salon. Ils se trompent de paroles, rient, changent de chanson avant d'avoir fini la précédente, crient qu'ils ont soif. Le barman apporte des pintes de Guinness, attrape deux cuillères et se met à jouer avec eux. Il faut hurler pour commander, accepter de se faire renverser de la bière dans le dos et se serrer contre des inconnus pour avoir une place, même debout. Ici, je me sens plus proche de ce que je suis venue vivre.

Un musicien se lève, abandonne son banjo et s'approche de moi. Avant même que je n'ouvre la bouche, il me demande d'où je viens – le lointain doit se lire sur mon visage – et ce que je fais ici. À peine arrivée, encore à Dublin, je ne sais pas encore comment répondre. Je sors pourtant un alignement de mots, parmi lesquels : identité irlandaise, écriture, marche. Il attrape ma main et s'élance à l'extérieur. Il chantonne en gambadant et je m'en veux d'immédiatement rattacher cette image à celle du farfadet – je n'échappe pas à l'emprise des clichés. Sur la gauche, le *Department of the Taoiseach*, le parlement. Gravée dans la pierre d'une colonne, une lyre, symbole national irlandais. « *Music, that's what we are.* » Il reste là, le doigt tendu vers l'instrument. Il a réellement mis en scène sa réponse, au lieu de simplement me la dire, comme ça, en mots, dans un coin du pub. Ça me frappe alors, la figure du conteur, ce qu'on a reproché à Synge de trop bien faire dans *Playboy of the Western World* : la manière de dire prime sur ce qui est dit. Je suis bien en Irlande, même à

Dublin. On retourne calmement au pub, puis il reprend son banjo et joue le reste de la soirée. Je réalise que j'ai gardé ma pinte en main tout ce temps.

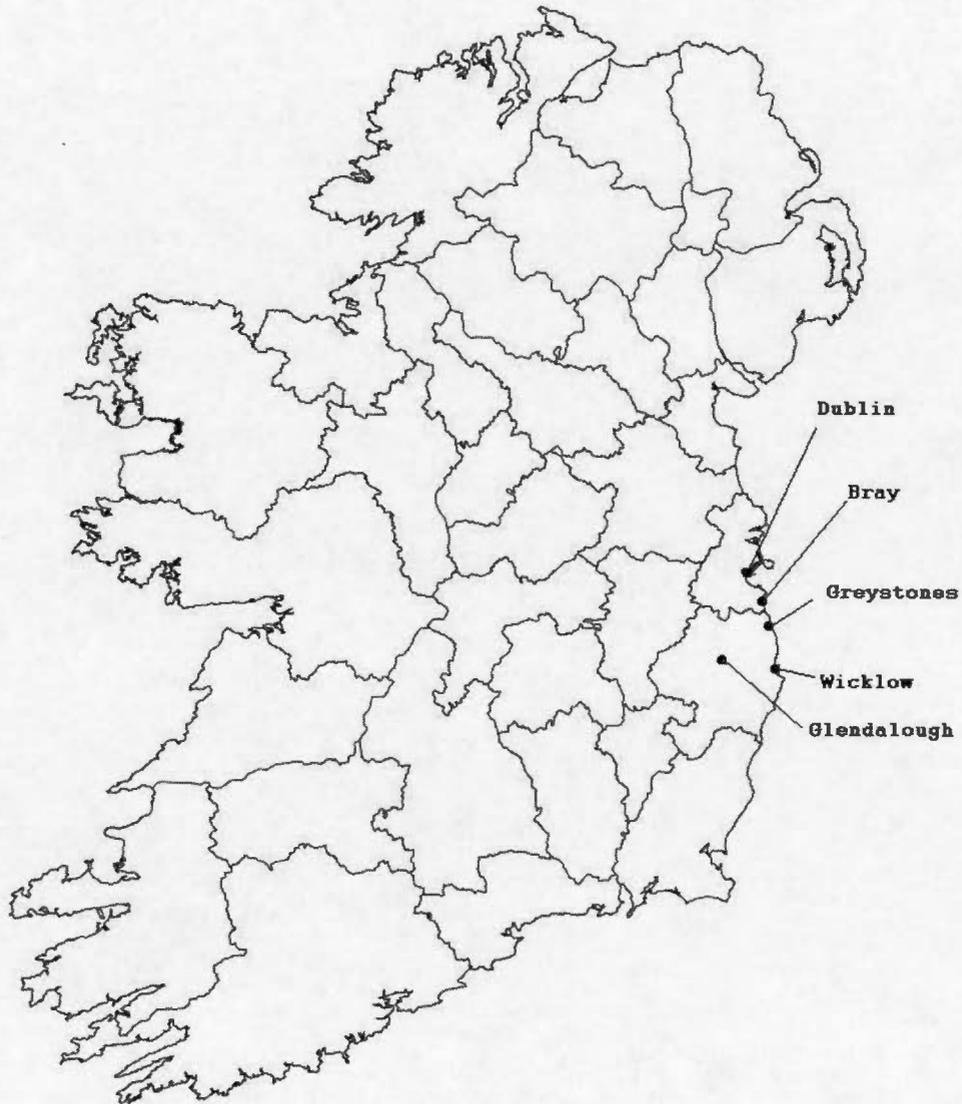
*

« Bonnes mitaines et bon feu qui brille », ce sont les premiers mots de la chanson. On l'a apprise à Papa, il voulait la connaître par cœur. J'ai écouté la cassette en faisant pause souvent, pour pouvoir la transcrire sur une feuille lignée. Je pense qu'il l'a beaucoup lue, parce que dans la voiture on la chante tous ensemble et il ne se trompe presque jamais. En échange, il nous apprend l'hymne national, pour qu'on puisse chanter avant le hockey. On ne comprend pas pourquoi « ton front est sein », mais on n'ose pas poser de questions.

*

À pied, je quitte le centre-ville, traverse un pont payant et longe le port. Je passe par une rue étroite garnie de ce qui pourrait être les maisons des sept nains et un parc vert avec des aires de jeux en bois. Il n'y a personne, les gens travaillent et il pleut. L'eau coule le long de mes manches, je sens chaque goutte tomber du bout de mes doigts. C'est à ce moment que je réalise que ça y est, je suis en train de le faire, voilà. C'est peut-être de la fierté qui pointe, ou une sorte de soulagement. Je ne suis plus dans l'attente, les prévisions, le prologue interminable que je gribouille depuis quatre ans. Je suis à l'intérieur de, au centre du, dedans. C'est terriblement libérateur. Et plus cher que prévu.

I seek only, wherever I go, for the symbols of greatness, and as I have already said, they may be found in the eyes of a child, in the movement of a gladiator, in the heart of a gypsy, in twilight in Ireland or in moonrise over the deserts.^{vii}

Côte est, vers le sud

Je ne suis qu'à une vingtaine de minutes de voiture de Dublin, donc à presque trois heures de marche, mais déjà l'étaiu touristique s'est desserré. Je dine dans un petit café où tout indique que je partage l'espace avec des gens d'ici. Les voix qui marmonnent, les visages pâles et ronds, la chevelure enflammée de ce bébé dans sa chaise-haute, les hommes en habit qui mangent rapidement avant de retourner au travail. J'ai commandé un thé et ils m'ont demandé « *regular or espresso?* », mon accent doit être terrible. Une gigantesque femme plie sa facture et la range dans sa poche en grommelant que ça aurait été moins cher de manger à la maison. Je vois exactement ce que vous voulez dire, ma chère dame.

*

De Bray à Greystones, il ne faut que quelques heures de marche, je peux faire l'aller-retour dans la journée. Je vais à Greystones pour toi, pour réaliser ton rêve laissé de côté au profit d'autres réalités plus rassurantes. Je suis en Irlande, où tu as toujours voulu aller, et je me rends à Greystones me recueillir sur la tombe de Ronnie Drew. Ronnie et sa voix qui portait *The Dubliners*, Ronnie et ses yeux bleus délavés, l'image même de la nostalgie, tu disais. La route est à couper le souffle, longeant dans les falaises la côte de la mer d'Irlande. J'ai tout le temps de penser à notre histoire éteinte, aux années passées depuis notre dernier regard, au reste de la vie qui m'attend, sans toi dans le générique. Quand j'arrive finalement devant la pierre tombale, l'émotion si bien contenue jusque-là s'échappe. C'est enterré, définitif. Ronnie ne chantera plus, jamais, et tes yeux pâles ne croiseront plus les miens. Je m'endors un instant sur l'herbe humide, le temps de refaire mes forces pour le trajet inverse. C'est plus tard, en traduisant l'inscription gaélique au bas de sa pierre, que je réalise qu'en fait Ronnie m'attendait : *oíche mhaith, codladh sámh*; bonne nuit, dors paisiblement.

*

Dans le petit centre-ville de Greystones, un homme joue d'un instrument étrange. Je m'arrête pour voir plus clairement au moment où il termine un morceau. Il me regarde, il voit que je le vois, puis commence la pièce suivante. Ça me prend moins

de cinq secondes pour reconnaître *My Way*. Mes pieds sont lourds, mes mains moites, quelque chose me remonte dans la gorge. Il sait, il joue pour moi. Vais-je écouter jusqu'au bout ou m'enfuir en courant? La gêne l'emporte quand mes yeux s'emplissent de larmes et je m'éloigne rapidement. Après un dédale de rues inconnues que j'emprunte au hasard, je me retrouve face à la mer. Immense, elle me calme. Je m'assois sur un banc de bois. Au bout du quai, les vagues se déroulent comme des parchemins translucides.

*

Une autre soirée au Futuriste, le pub de quartier crado où on passe toutes nos fins de semaine. Des hommes nous montrent à jouer au billard. Celui qui boite est encore là, assis au bar. Le proprio nous tolère même après 21h, sûrement parce que notre famille permet à son bar de survivre. Papa est sur la scène avec la responsable du karaoké. Comme d'habitude, il chante *My Way*. Elle doit l'aider par moments, parce que même si c'est sa chanson préférée, il connaît trop mal l'anglais pour la maîtriser parfaitement. Il a une belle voix, Papa, il s'est déjà fait dire qu'il pourrait faire de la radio. Un nouveau pichet est déposé sur notre table où Annie dessine sur un napperon. C'est ici que Papa a rencontré Maman, ici aussi qu'il veut être célébré lorsqu'il mourra – à 103 ans, il l'a toujours dit. Ici, c'est un peu comme chez nous. On danse et chante dans les coins, on parle de garçons en buvant des *shirleys temples* : on est heureuses.

*

Je débusque un pirate dans le dortoir de l'auberge de jeunesse de Wicklow. Étendu sur son lit, il fait vraiment contraste, dans ce décor presque enfantin, avec sa chevelure blanche et sa soixantaine d'années. Il m'explique qu'il vit à Limerick, mais qu'il doit rester à Wicklow quelques temps pour une série télévisée américaine. Il est figurant, chanceux d'avoir eu quelques gros plans qui le mèneront peut-être à un rôle parlant. Il faut dire que pour un documentaire sur les Vikings, sa barbe hirsute et sa longue couette font de lui le candidat idéal. Il reçoit une pension du gouvernement parce qu'il a un œil de vitre, que je n'avais pas remarqué. Il est anglais, est venu en

vacances en Irlande en 1993 et n'est jamais reparti. Si jamais il manque d'argent, il dit pouvoir faire le Père Noël dans les centres d'achat. « *I'd make a good Santa: "No you can't have a fucking iPad, you're bloody five years old!"* »

*

Le bébé phoque se traîne sur la grève rocailleuse, sous l'œil nerveux de sa mère qui me surveille aussi. Elle se baigne à quelques mètres du rivage, une chienne lisse qui flotte, grise et luisante. Elle est à sa place dans l'eau, comme le fermier dans son tracteur rouge sur la colline, comme les pêcheurs, père et fils, dans le petit bateau au pied de la falaise. Leurs contours s'emboîtent parfaitement dans le décor, rien ne dépasse.

Puis j'arrive, pièce de trop. On me regarde, phoques, fermier, pêcheurs: je déborde de leur cadre. Trébuchant dans les sentiers, passant par-dessus les clôtures lorsque je me perds, je fais plus de bruit que leur quotidien. Dans les grandes villes, je suis une abeille dans l'essaim; dans les villages je détone, on reconnaît mon visage d'outre-mer. Voici l'étrangère, venue réclamer notre terre comme sienne, puisqu'elle a appris quelques phrases en irlandais dans une école anglophone au Canada.

Malgré la menace que je représente, la maman phoque glisse sur le dos et ferme les yeux de plaisir sous les percées de soleil. Peut-être que je ne dérange pas tant que ça, après tout.

*

Sur le chemin du retour de Glendalough, un jeune m'embarque. Il conduit bien, malgré son café fumant à la main et le fait qu'il ne regarde pas vraiment la route. On jase un peu de ce qu'on fait, lui aide bénévolement des gens en désintox. Il m'écoute babiller à propos de mon projet que je décris de plus en plus mal à force d'en parler chaque jour. À la question – qui n'en était pas une adressée spécialement à lui – « *What makes you Irish?* », il répond « *potatoes* » sans hésitation. Il rigole un peu, puis semble trouver sa réponse étonnamment juste et répète « *potatoes* » plus

sérieusement. J'aurai le temps de faire plus de liens, mais rapidement une première cascade défile : l'attachement à la terre, l'accent rugueux, l'aspect légèrement rond et blafard, la bière, et la Famine, bien sûr, qui a redéfini la division territoriale, la relation avec le Royaume-Uni, la population en nombre et en état d'esprit... Oui, « patates » est une excellente piste.

*

Papa met toujours trop de piments forts dans son spaghetti. Il mange ses pâtes avec une boîte de Kleenex à côté de son assiette, pour la sueur inévitable qui perle à son front. Quand il conduit, je regarde ses grandes mains de monsieur sur le bras de vitesses. Elles sont blanches avec des taches de rousseur. L'été, il ne bronze pas tellement, il brûle. Je peux parfois arracher de gros pans de peau qui pleume sur ses épaules. Il paraît qu'il était roux quand il était petit, mais les photos en noir et blanc que j'ai vues ne me le prouvent pas. Je me rappelle par contre sa moustache des années 1990, dans laquelle un peu d'orangé pointait à travers le brun.

*

Ce matin, je change de ville. Je sors donc d'une nuit de rêves coupables entrecoupés de réveils nerveux, typiques la veille d'un départ. Mon père, triste et en colère, joignait ses doigts au-dessus de sa tasse de café. Accoudé à la table de cuisine, il me blâmait d'avoir dérivé loin de lui, d'avoir cessé de lui parler, d'être sa fille. Il m'observait gravement, attendant mes explications, et j'ai compris que la faute n'était pas entièrement sienne.

Côte sud, vers l'ouest

Quand j'étais à Montréal, mon regard portait vers le levant, l'est m'appelait sans relâche. Ses filets m'ont attrapé les chevilles et m'ont conduite vers lui. Ici, c'est l'ouest qui me tire le coin de la manche. L'ouest tout près, l'irlandais. L'ouest natal aussi me déconcentre quelquefois, mais l'heure du retour n'est pas encore venue. J'ai une côte entière à déplier kilomètre par kilomètre avant de rentrer. L'île chiffonnée a encore beaucoup de recoins dans lesquels je dois me perdre avant d'être rassasiée. J'ai des nœuds à défaire, puis un nid à reconstruire, une racine à la fois. À l'aube de l'hiver, je pourrai m'y laisser flotter, rentrer à rebours en n'oubliant rien des lignes tracées ici.

*

Kinsale est magnifique. Un demi-cercle de minuscules rues colorées entoure la petite baie. Les bateaux dorment sous la brume de fin septembre, mais pas les gens. Au café *Poet's Corner*, une table de quatre hommes dicte l'ambiance générale. Un trisomique joufflu déguste son café avant d'aller travailler, en signalisation si je me fie à son dossard fluo. Deux de ses compagnons se balancent d'avant en arrière sur leur chaise coussinée, participant à la conversation ponctuée de cris stridents. Le quatrième, sourire vague et regard vide, équilibre le quatuor par sa tranquillité distincte. Ils forment un tout logique que je ne suis pas surprise de trouver dans ce petit café intellectuel au bord de la rivière Bandon.

Le mot de passe pour le wifi est *ThePoorPoet*, ce qui me fait sourire en coin. Hier, j'ai dormi sur la plage dans une camionnette nommée Gloria. Pas de toilette, de douche, d'électricité. Deux petits ronds de poêle au gaz pour le sauté d'hier et le gruau de ce matin. Jim étudie les plantes et vit dans sa voiture brillamment aménagée. Il loue un carré de terre où il fait pousser à peu près tout ce qu'il mange. Avant, il était un riche informaticien travaillant pour Apple. Tout ce qu'il possède tient maintenant entre les portes coulissantes de Gloria, mais il est très loin d'être un *poor poet*.

*

À toujours planifier mes déplacements, mon avancée sur le terrain, le déploiement de mes troupes le long des côtes, on pourrait croire que je ne suis rien d'autre qu'un conquérant. Je m'arrête bien deux jours, mais le sac n'est pas vide qu'il faut le refaire. Dès que mes pieds souffrent moins, je repars. Je sens que je fais quelque chose de travers; pourtant, je suis mon instinct. C'est aussi le confort sédentaire que j'ai voulu quitter, la routine qui s'installe dans un endroit fixe. Je ne veux pas me faire d'amis, prendre des habitudes, savoir ce qui se passera demain. Immobile, j'ai l'impression d'attendre une chose qui ne vient pas. Dans le mouvement, au moins, les images se multiplient, les occasions sont diverses et j'existe sous plusieurs formes. Oui, c'est peut-être la route, mon espace.

*

Killarney a les mêmes rues bordées de cafés et de boutiques que Montréal, mais elles sont plus étroites, il me semble. Après le long trajet d'autobus, je fais le tour des environs pour me dégourdir un peu, repérer par où j'entrerai dans le parc national, où j'aimerais boire un thé en écrivant ma journée, où prendre une pinte devant un bon band le soir. En tournant le premier coin, je tombe évidemment face à une église – elles sont partout. Des hommes en noir et des femmes en robes garnissent les marches d'entrée qui mènent à deux larges portes de bois d'où sort un couple nouvellement marié. Je m'assois à l'ombre d'un arbre, sur un banc de métal froid, et regarde de loin la fin du spectacle.

*

Quand Papa s'est fiancé avec Chantale, sa neuvième blonde depuis Maman, on a fait une réception au restaurant. Il y avait beaucoup d'adultes et rien à faire. On a pris des photos dans les toilettes et demandé le signe astrologique du beau serveur. Mononcle Ed m'a défiée de boire du Pepsi plein de sel et de poivre et j'ai gagné 2\$. Ça a quelque peu pimenté la soirée qui n'avait par ailleurs aucun sens pour moi. Se remarier, quand son âme libre se fatiguait rapidement de chaque femme rencontrée? Je n'y ai pas cru, et eux non plus apparemment, puisqu'ils se sont séparés quelques

mois plus tard. De pourvoyeur et tondeur de gazon, il est alors redevenu homme et père.

*

Tu dois avoir fini de travailler à cette heure-ci. Tu es probablement devant la télé, à écouter sans honte un film de filles, ou à la table à éviter les conversations sérieuses avec tes frères. La certitude d'avant le départ ne m'habite plus, bien sûr, et tu as quitté ton piédestal. Je n'ai plus peur de perdre quelqu'un que je n'ai pas l'impression d'avoir dans ma vie : tu n'es nulle part. Je suis trop loin, pour trop longtemps, les mots ne renvoient plus les mêmes échos. Les attentes se diluent dans la pluie qui me tombe dessus presque chaque jour; la douleur de l'éloignement se fond à celle de la marche et disparaît dans mon quotidien nomade. Tu es assis et moi debout, toi immobile au centre et moi en mouvement autour.

*

Il pleut des feuilles jaunes quand j'entre dans le parc national de Killarney. Le vent transporte une odeur d'arbre mouillé que je connais bien. Chaque automne, on allait « aux feuilles » dans le Nord, oncles, tantes, cousins, cousines. Guillaume est tombé dans les rapides une fois, et riait aux éclats quand on l'a sorti à bout de bras. *Leggings* fleuris et *running shoes* blancs, on courait entre les jambes des adultes en chantant nos airs de Disney. L'odeur d'automne me donne toujours l'impression qu'il manque une famille autour de moi.

De loin, la montagne est imposante et magnifique. Jaune, brune et verte, plus grande que Montréal, plus forte que mes certitudes. Quand je la grimpe, pourtant, parcourant ses sentiers de forêt, évitant de trébucher sur ses racines, je suis au Québec. Ça sent ma jeunesse et l'automne rue Messier. De près, tout se ressemble et le voyage devient superflu.

Quand le sentier débouche sur une clairière, que soudainement le ciel apparaît à nouveau au-dessus d'un grand cercle de longue verdure, inévitablement je pense au

Parc Jurassique. Les sœurs, les cousines et les pères sur le sofa gris du 8, rue Lahaie. On remonte les couvertures jusque sous nos nez, terrorisés à l'idée de voir les vélociraptors attraper les pauvres visiteurs par les chevilles. Ils sont pourtant avertis, « N'allez pas dans les hautes herbes! ». On sait exactement à quel moment a lieu la première attaque – on regarde le film chaque mois – et on sursaute pourtant. Prudente, j'avance dans la clairière entre deux rangées de clôtures électrifiées (pour les taureaux, pas les dinosaures), mais garde un œil attentif sur les longues herbes, au cas où.

*

À Sneem, mon année de naissance est partout : sur ce monument obscur érigé en 1987, sur cette statue de Steve « Crusher », champion de lutte jusqu'en 1987, sur cette plaque commémorant la victoire de Sneem au concours annuel du *Irish Tidy Town Competition*, en 1987. Soudainement plus alerte, je remarque tous les clins d'œil aux sujets qui me travaillent: un poème peint sur la façade d'un pub qui relate la nostalgie de la jeunesse, une capsule temporelle enfouie en 2000 qui ne sera ouverte qu'en 2100, le mot « *serendipity* » qui apparaît à plusieurs endroits et décrit si bien la surprise étrange qui m'envahit justement.

La brume recouvre le village, mais il fait étrangement clair. On sent que le soleil n'est pas loin au-dessus – littéralement, puisque Sneem est au sommet des montagnes. Ça accentue l'effet de rêverie déjà présent à cause de tous ces signes. Vers l'entrée du village, je tombe sur un portrait de Charles de Gaulle, sous lequel on peut lire cette citation, en français : « En ce moment grave de ma longue vie, j'ai trouvé ici ce que je cherchais : être en face de moi-même. L'Irlande me l'a offert de la façon la plus délicate, la plus amicale. » Engourdie, je ne bouge pas, une chaleur me battant aux tempes. De Gaulle a raison, c'est exactement ça : les clins d'œil de l'Irlande me renvoient subtilement mon image. Peut-être qu'Erin et moi sommes de la même lignée, après tout. Je n'arrive pas à faire autrement que de me sentir coupable d'être

enfin inspirée devant un miroir. Pourquoi voyager, je pourrais écrire dans ma salle de bain.

Côte ouest, vers le nord



You don't come to Dingle to look for reality.^{viii}

La pente qui s'élève le long du mont Brandon est si légère qu'elle ne se perçoit pas à la marche. La route zigzague doucement au flanc de la montagne. Les voitures ne roulent pas vite, il y a trop à voir. Les moutons broutent dans la vallée de bosquets et de murs de pierre envahis de plantes épineuses. Plusieurs sommets sont perceptibles autour malgré la brume qui tente de les camoufler. La baie de Dingle reflète quelques rayons de soleil quand on prend la peine de se retourner. Les camions sont interdits, sans doute à cause des virages serrés en hauteur.

Je marche malgré ma grippe, parce qu'il y a des limites à se reposer. Je n'arrive pas à m'installer dans le calme. Une certaine culpabilité de ne rien faire, puis une urgence criante de découvrir tout ce qu'il reste, me poussent à sortir tous les jours. Après une heure, pourtant, je sens la fatigue monter à partir des orteils. J'ai à peine le temps de penser à rentrer en ville que, comme pour beaucoup de choses en Irlande, la température prend la décision. Ce qui n'était qu'un brouillard épais se transforme rapidement en pluie torrentielle. Je reviens sur mes pas sans hésiter. Une heure de descente lente sous cette douche qui, par les bas imbibés, finit par pénétrer les souliers. Je serre mon capuchon sur mon front, déroule les manches de mon imperméable et garde la tête baissée. Plus de sommets, de maisonnettes ni de moutons: je ne vois à présent que la terre à mes pieds, et le nombre étonnant de cadavres de petits animaux qui longent la route. Je croise une seule personne en sens inverse. On s'adresse un rapide signe de tête, sourire en coin pour signifier qu'on comprend le désespoir de l'autre, puis la brave continue sa route vers le sommet.

Le vent pousse la pluie froide dans mon visage qu'après un temps je n'essuie même plus. Pavlov a bien vu: le contact de gouttes d'eau qui roulent le long de mes joues me rend triste. Les interrogations n'ont même pas le temps de s'élaborer que les éléments de réponses m'envahissent confusément. S'entremêlent les visages de tous

les hommes qui sont passés, sans jamais rester bien longtemps. Il y a toi et la révocation de tes promesses, toi et ta perfection dans laquelle je me sentais intruse, toi et ton implication limitée. Puis mon possible frère, que je peux prénommer différemment chaque jour, auquel je peux inventer le visage que je désire, qui pourrait être en train de devenir médecin ou peintre. Puis mon père que je connais mal, mon père double, celui d'avant le divorce, duquel j'ai peu de souvenirs, et celui d'après, que je côtoie trop artificiellement. Sans comprendre les détails, je me rends à l'évidence qu'ils sont tous liés, ne serait-ce que par l'échec. Je dirige vers moi-même la déception ressentie, réalisant que le dénominateur commun à toutes ces histoires est la fille grippée qui marche sous la pluie.

Enfin arrivée au village après une heure d'enchevêtrement émotionnel, j'entre à l'épicerie où je laisse une traînée d'eau sur le carrelage blanc. J'évite de regarder les hauts plafonds que je hais tant et m'empresse de trouver une soupe qui me guérira de mon spleen mouillé. À la caisse, je n'arrive pas à payer tellement j'ai les doigts frigorifiés. L'employé roule impatientement les yeux et finit par ouvrir mon portefeuille pour moi. À l'auberge, après une douche chaude et une soupe au brocoli, j'écoute Harry Potter devant un feu de cheminée. La peine passe tranquillement avec l'orage.

*

Depuis deux jours, j'habite seule une grande et vieille maison, *Billeragh House*. Construite dans les années 1700, « *as old as Quebec* » m'a dit le proprio, elle fait maintenant partie du patrimoine protégé. Liam part pour la ferme vers 7h et ne revient que vers 22h. Il est retraité, « *but what else will I do if I don't go to work?* ». Quand une famille allemande arrive pour la nuit, Liam me présente comme étant sa fille et leur dit qu'ils peuvent se référer à moi pendant son absence. Il a un sourire moqueur, mais n'avoue pas son mensonge.

*

J'ai fait un feu dans le foyer de pierre : j'ai gaspillé trois bâtons d'allume-feu et fini un paquet d'allumettes. Le plancher de bois craque comme en haut chez Grand-Maman avant qu'elle ne déménage. La cuisine a huit ronds à gaz et cinq longues tables de bois. La moitié des portes sont barrées, je me croirais dans Barbe Bleue – sans la peur de mourir. Le seul anachronisme est l'écran plat dans le salon à côté du foyer, pour pouvoir regarder l'un des huit postes disponibles en Irlande. Sinon tout concorde: pas de wifi, d'ordinateur ou même de téléphone. Pour faire mon premier lavage en deux semaines, j'ai dû sortir par l'arrière et me rendre dans un bâtiment que je croyais condamné. À côté de quatre murs de brique sans toit se trouve une sorte de longue grange aux portes bleues. Par l'entrée aux battants semi-arrachés, on accède à l'intérieur où laveuse et sècheuse côtoient tracteur, débris de tous genres et plantes sauvages remplies d'insectes. La maison elle-même est d'ailleurs infestée de grosses araignées à longues pattes, fléau inévitable dans une maison de trois cents ans couverte de plantes grimpanes. Rien de tout ça ne me dérange, étonnamment. Je menace les araignées en français – ce doit être terrifiant, puisqu'elles restent à l'écart.

*

Quand on arrive sur les chemins de gravelle, après avoir payé le terrain à la réception, on a le droit de détacher notre ceinture. On ouvre la bouche et prolonge le son « aaaa », pour l'entendre vibrer grâce aux irrégularités de la route. Pendant que les pères montent les tentes-roulottes, on va explorer le bois autour, un sifflet au cou, au cas où on se perdrait. Les journées se déroulent au bord du lac où on fait comme tout le monde – des châteaux de sable, de la baignade surveillée – et d'autres trucs plus amusants, comme s'enterrer jusqu'au cou et capturer des grenouilles. Le soir, on se colle au bord du feu avec la famille élargie, qui occupe les terrains voisins. On nourrit les flammes avec le petit bois ramassé dans la journée, fait des feux d'artifices avec les branches de sapin brunies, mange des guimauves dorées au bout de bâtons choisis. Surtout, on pratique avec Papa *Mes joies quotidiennes* et l'hymne national.

*

La brise est fraîche, les rideaux ondulent à la fenêtre. Mon bras porte la tasse de thé à mes lèvres, mais s'arrête à mi-chemin. L'automne sur pause. La vapeur me passe devant les yeux. Je me perds dans Sigur Rós et sa mélancolie. Les particules bougent au ralenti dans les faibles rayons de soleil. La tasse de porcelaine blanche en suspens. Mes paupières lentement s'abaissent. Les gens cessent de parler puis disparaissent. Les coins de la nappe se soulèvent. Je m'efface, chez-moi m'aspire, la musique prend ma place. Je ne peux plus voir; je ne suis plus là. Je suis la tasse qui chute et se fracasse sur la table, le thé brûlant qui se répand sur la nappe de dentelle, la musique qui se promène dans les couloirs, qui entre dans la poitrine des gens et les fait taire. Je suis le silence qui les ramène chez eux.

*

Quatre rues principales et une place au milieu, deux églises qui se font face à côté d'un château en ruines: Listowel. Tout le monde sort son français pour moi, qu'il ait été appris à l'école (« Qu'est-ce que c'est qu'un stylo? »), en voyage à Calais (« J'ai conduit mon voiture ») ou dans une pub de vin il y a longtemps (« Quelle bonne idée mon garçon! »). J'achète du lait et quelques cubes de bœuf chez le boucher. Dès mon retour à *Billeragh House*, je prépare du thé et allume un feu. Lorsqu'il menace de s'éteindre, je l'avive en brûlant des pages arrachées de mon guide touristique. Ce sera moins lourd dans le sac et c'est sans doute un meilleur usage de toute façon, je ne l'ouvre jamais.

Mes mains sentent bon la fumée quand je les enfouis sous ma tête en me couchant le soir. Comment dormir quand j'ai vu mon premier Père Noël en chocolat dans une vitrine et qu'ils ont annoncé que « *Christmas is just around the corner* » à la radio? Aux nouvelles, ils ne parlent que de l'innovation attendue pour 2015 : le code postal! Comme *Billeragh*, beaucoup de maisons n'ont qu'un nom, pas d'adresse. Si j'ai bien compris, le code postal irlandais sera un nombre à sept chiffres attribué à chaque bâtiment pour les identifier plus précisément, afin de faciliter le travail des facteurs, des GPS et, justement, du Père Noël. Même si c'est facile de s'y perdre, j'aime bien

la manière actuelle : « *We are located 3.5km from Listowel on the N69 to Tralee. You will find us where the trees meet overhead on the road! Our sign is on the left, opposite the stone entrance.* »

*

Une chaîne de bulles s'élève du fond du chaudron brûlant. Un tison s'échappe du foyer et une branche craque dehors. Le vent fait hurler les conduits de métal et les mouches se heurtent bruyamment aux fenêtres. Tu as dit que ça se passe toujours ailleurs et qu'ailleurs n'est jamais ici. Tu avais tellement raison que j'ai sali la nappe, fixé le vide comme une image solide, senti mes orteils s'engourdir d'inutilité. Le thé a refroidi et les mots sont restés hors du cahier, longtemps. Dans les ports, on travaille, on rit peu, toujours on ne fait que partir. Sur l'eau, le suspens est palpable, on ne trace aucune ligne que les vagues n'effacent.

Je peux mettre des points d'interrogation et ravalier ma peine quand tu m'oublies, mais c'est toi. Tu es sur ma page couverture. Le futur grandit et je rapetisse dedans. Obstinée, j'ai pris des détours, fait des voyages, teint mes cheveux. Peut-être qu'en fin de compte, ce que je désire est une minuterie qui annonce la perfection des biscuits, de petits pyjamas sur la corde et la certitude que tu es heureux entre mes murs tapissés de bateaux.

*

Octobre, il fait 15°C, soleil partout. Dans l'autobus, je ferme les yeux sous la chaleur, le sourire tourné vers sa source. Des feux d'artifices rouges éclatent sous mes paupières lorsque les rayons sont entrecoupés par des branches d'arbres. Ça sent la bonne journée.

*

Galway la *party town*, l'endroit où les jupes sont les plus courtes, les décolletés les plus audacieux, les couches de fond de teint les plus épaisses et orangées. Galway, aussi, *the Graveyard of Ambitions*, où tout le monde ne fait que passer, mais s'installe finalement pour rester. La ville multiethnique où les touristes deviennent facilement

résidents, où l'ambiance qui engourdit les sens efface tous les plans. Ma nostalgie de Montréal avait besoin d'une ville pour se calmer. Les paysages sont moins grandioses, mais je peux prendre une marche café en main, aller au cinéma, entendre de la musique dans les rues, faire une épicerie. C'est un grand Vieux-Port, avec plus de couleurs, de musique et d'histoire.

*

Au coin de deux rues, assise, les yeux prêtes. Autour, quelques fumeurs sont alignés dans la même servitude. Je vois les lignes rougeâtres gagner du terrain le long des bâtons blancs. Les feuilles sont tombées vertes, sans prendre le temps, tirées vers le sol par l'urgence d'un froid en retard. Les gouttes pleuvent, éparpillées, d'un arbre ou du ciel. Mes pages scintillent, même celles non écrites des jours à venir. D'un pays à l'autre, les rues s'allument du même artifice en hauteur. L'eau reste l'eau et me renvoie sa lumière, ici en couleurs, souvent. Je sursaute quand un père dispute son fils et tente, on dirait bien, de lui arracher le bras. Le gamin crie, « *Nil, Athair!* ». *Athair...* J'avais oublié le mot irlandais pour « père », dommage qu'on me le rappelle si brutalement.

*

Grand-Maman nous garde, Anna et moi. On écoute Canal Famille quand elle nous demande de monter parce que Papa arrive. Maman est restée dans l'auto, il entre seul par la porte blanche. Son visage fermé ne pleure pas. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je comprends que ce n'est pas drôle. Grand-Maman ne rit pas non plus. Elle tend ma sœur à son gendre, moi je tiens debout à presque quatre ans. Il me semble que mon père respire fort. Je vois son nez par en-dessous, accrochée à son genou. Une fois à la maison, je comprends que le petit frère que j'attendais depuis huit mois n'arrivera pas.

*

Je croise une jolie Allemande dans la rue, puis à l'auberge. Elle m'est immédiatement sympathique, je ne sais trop pourquoi. Ça semble réciproque puisqu'elle m'aborde après un repas. Au lieu d'aller dans un bar, on s'achète des bières au dépanneur et on

s'installe sur un bloc de béton au bord de l'eau. Une odeur salée nous enveloppe alors qu'on se raconte nos vies, étonnamment à l'aise l'une avec l'autre. Nos histoires se croisent en plusieurs endroits, dans les recoins d'amours vains, de frères manquants et de lignée floue. Elle aussi voyage pour retrouver un fil perdu, une corde à déterrer d'un passé incertain pour l'attacher à un futur plus solide. Je ne sais pas qui l'a mise sur ma route, mais c'est réconfortant, loin de la maison, d'avoir quelqu'un qui me regarde droit dans les yeux. Je suis à peine surprise lorsque, à force de parler, je réalise que c'est elle que j'ai croisée à *Conor Pass*, la courageuse qui continuait vers le sommet malgré la pluie diluvienne alors que je dégingolais tristement vers Dingle. Cette femme est un navire, et je ne l'oublierai pas.

*

Le cahotement de l'autobus me fait somnoler. Je replonge dans ta présence de l'année passée, alors que tu étais encore là, au parc, au théâtre, dans mon lit, à sourire penché vers moi au-dessus de la table. Je pense à ta perfection et au fait qu'elle ne me suffisait pas. Je m'en mords la lèvre aux larmes, dégoûtée de mon égoïsme, épuisée de ne pas me plaire dans le bonheur. Enfant, c'est à ton image que je souhaitais mon futur mari. Tu t'es ouvert à moi sans calculer. Je faisais partie de tes plans, tu me voulais quelque part dans ta bulle. Puis moi, muette devant cette toile parfaite, j'ai tranquillement hoché la tête et reculé. Vers mon passé obsédant, vers des déceptions certaines, vers un tableau déjà fané. Tout ça par instinct, par nécessité.

Les quelques monts qui entourent la ville de Sligo m'apparaissent par la vitre embuée. Les grands espaces et leur surface plissée, comme un lit mal fait. Personne ne sait précisément où je me trouve à l'instant. Personne ne pourrait me fixer sur une carte. J'ai décidé, je suis partie. Je repense aux marins, au prix de la liberté. Puis je dors avant d'arriver à Derry, mal et pas longtemps.

Eh Manu vivre libre
C'est souvent vivre seul
Ça fait p't-être mal au bid'
Mais c'est bon pour la gueule^{ix}

Côte nord, au milieu



C'est ici que tout a commencé, au sommet du cercle, là où les fils se nouent. Derry, mon nom, le nom de mon père, la preuve – alors irréfutable dans mon jeune esprit convaincu – que notre famille était irlandaise. Il s'avère que Derry n'est pas un nom de famille ici, personne ne le porte. Il ne s'agit que de la ville scindée à l'histoire lourde, ville au passé pluriel sur lequel chacun croit détenir la vérité qui se multiplie avec les points de vue. Elle est peu pittoresque, quoique moins moderne que Montréal, inévitablement. La rivière Foyle la traverse, mais pas de bateaux en vue. Pourtant, très irlandaise. Sans doute parce que je suis du côté catholique de la rivière, du côté où ils disent Derry et non Londonderry. Le *Peace Bridge*, blanc bien sûr, relie les deux communautés dans une récente tentative de mêler les gens des deux rives. Comme pour n'importe quelle route, les gens ont préféré dessiner le pont tout en courbes plutôt qu'en ligne droite. Les Irlandais font tout pour n'avoir d'autre choix que de prendre leur temps. J'apprends peu à peu.

*

Tinney's, un petit pub de ruelle où les touristes ne s'aventurent pas. Derrière des portes battantes au deuxième étage, je tombe sur ce que je cherchais depuis le début: de la vraie musique. Un bar qui affiche « *Traditionnal pub* » ne l'est pas. *Tinney's* n'affiche rien, mais comporte tout. Assis en cercle, la quinzaine d'hommes et les deux femmes jouent: banjo, violon, guitare, harmonica, accordéon, flute, *bodhran*. La plupart chantent les yeux fermés, d'autres lisent sur des feuilles fripées les paroles de chansons qui parlent de bière, de guerre, d'amour, de marins, du passé. Assis droit sur sa chaise, raie et moustache bien nettes, celui qui mène la soirée présente chaque chanteur par son nom, en irlandais. Aux tables autour, quelques couples de vieillards, fidèles du *Tinney's*, participent activement à la soirée. Ce n'est pas un spectacle à regarder, c'est un événement auquel prendre part. A 23h, ils tapent du pied et des mains devant leurs pintes, leurs canes accrochées au dossier de leurs chaises.

Après une ronde instrumentale particulièrement joyeuse, le meneur se tourne vers notre table et nous demande si nous savons chanter. Des rires nerveux s'élèvent de notre coin, accompagnés de trois « *no* » bien fermes. Tous les yeux sont sur nous.

- *Where are you from?*

- *Sweden, Australia, Quebec.*

- *And you don't sing?*

- *No, but if you'd like to sing it, I'd love to hear* Oro se do bheatha 'bhaile.

Ma chanson irlandaise préférée. Je ne sais pas si les demandes spéciales sont les bienvenues, mais je n'ai pas le temps de douter qu'une vingtaine de vieux visages s'illuminent. Celui qui s'adressait à nous ne répond même pas, empoigne son accordéon et s'élanche dans la mélodie, accompagné de tous les autres. Tout en chantant, chacun me dévisage, sourire aux lèvres, tapant des mains. La Guinness m'empêche d'en être gênée et je profite pleinement de ce qui est sans doute le seul moment où je chanterai en irlandais. Heureux d'avoir eu une requête aussi spéciale d'une étrangère, le meneur me demande ensuite « *and now, what are you going to do for us?* » Silence, attente. « *Euh, I can say Go raibh maith agat but that's pretty much all I know* » – merci beaucoup. Un intérêt aussi marqué pour leur langue et culture semble suffire. Il hoche la tête respectueusement, quelques-uns applaudissent puis l'attention se redirige vers le meneur pour la soirée.

Je me refonds dans la masse alors que les musiciens, inlassables, se lancent dans un *reel* quasi magique. Je suis littéralement hypnotisée, enveloppée dans ce moment précieux. Je remarque les lunettes qu'un homme a glissées sous son siège avec un livret de ballades après sa chanson; les souliers brillants de cire d'un autre qui porte des appareils acoustiques; le visage de cette dame que je crois avoir vue plus tôt dans l'autobus. La musique remplit chaque coin de la pièce et j'oublie que je suis accompagnée, j'oublie d'applaudir, j'oublie de respirer. Alors que ces gens murmurent les paroles avec le chanteur du moment, je peux voir les histoires défiler derrière les lunettes épaisses et les yeux vitreux: ils se rappellent. Ils ont vécu et

travaillé, vu et souffert, aimé et profité. Je me sens vide à côté de leur plein, mais ce n'est qu'inspirant. De l'osmose, c'est ça? Je deviens Irlandaise parce qu'ils le sont tellement et que je le suis si peu. Ils partagent un passé que je m'approprie sans le leur enlever. Nous nous faisons grande famille.

*

Même en voyage, des visages reviennent. En arrivant au *Sandrock Hostel* à Malin Head, j'ai d'abord reconnu Andrew, l'Irlandais retraité pour raisons médicales, puis Martin le Suisse et Simon l'Australien, tous rencontrés à Derry. L'auberge est face à la mer, le poêle répand une bonne odeur de brûlé, la cuisine est en bois, tout est parfait. L'ancien policier qui est maintenant propriétaire de l'auberge située à la pointe septentrionale de l'Irlande vit dans la maison d'à côté avec sa femme. À mon arrivée, il me fait visiter, m'explique la carte des alentours dessinée à la main et me montre des images plastifiées de tout ce dont il me parle: la plage de roches colorées où des joailliers viennent chercher leur matériau, les requins pèlerins et les orques qui se baignent juste devant, le pub le plus au nord de l'Irlande, dans la même famille depuis six générations.

Après le souper, je sors prendre une marche de vingt-cinq minutes pour me rendre au pub où Simon regarde le match Irlande-Australie de football gaélique. C'est la noirceur totale. Hier, j'ai manqué l'éclipse et ce soir la lune n'est pas encore sortie. Je devine à peine le sol devant moi et tente d'éviter les flaques d'eau, souvent sans succès. Une lampe de poche, voilà ce qui manque à mon attirail. J'échappe un long cri suivi du rire nerveux qui l'accompagne quand une vache meugle à deux mètres de moi. Je n'avais pas conscience d'être entourée d'animaux, mais logiquement les moutons et bovins aperçus par dizaines durant la journée sont encore là. L'Australie a perdu, Simon s'est prêté avec amusement aux moqueries des Irlandais, et j'ai bu la meilleure Guinness de tous les temps. *Go raibh maith agat*, Farren's Pub!

*

Deux choses auxquelles je ne m'attendais pas : j'ai caressé la tête d'un chien avec intérêt et je t'ai finalement perdu, même si tu ne m'appartenais pas. Pour de bon, cette fois. Je ne sais pas quelle partie fait mal, de quel endroit pleurer. Je marche sans m'étirer, je dors crispée, je brise ma machine pour sentir d'où s'échappera la douleur qui ne vient pourtant pas. Comme un choc électrique : on s'attend à une souffrance, mais ça passe si vite qu'on reste seulement avec la gratitude d'être encore en vie.

*

LETTING GO

*I love the abandon
of abandoned things
the harmonium surrendering
in a churchyard in Aherlow,
the hearse resigned to nettles
behind a pub in Carna,
the tin dancehall possessed
by convolvulus in Kerry,
the living room that hosts
a tree in south Kilkenny.
I sense a rapture
in deserted things
washed-out circus posters
derelict on gables,
lush forgotten sidings
of country railway stations,
bat droppings profligate
on pew and font and lectern,
the wedding dress a dog
has nosed from a dustbin.
I love the openness
of things no longer viable,
I sense their shameless
slow unbuttoning:
the implicit nakedness
there for the taking,
the surrender to the dance
of breaking and creating.^x*

*

J'ai pris une journée de repos entre deux jours de huit heures de marche quotidienne. Un des itinéraires menait au point le plus au nord, là où sur le même axe est/ouest ne peut se tenir qu'une personne à la fois. J'ai planté là mes pieds, près d'une ancienne tour de signalement, où maintenant est tracée une ligne départ/arrivée sur le sol pour ceux qui font le chemin jusqu'au/à partir du point le plus au sud. Je n'ai pas réellement fait le tour de l'île encore, mais cette ligne finale me parle étrangement. Pendant un moment, sur ce point qui n'est spécial que dans l'imaginaire, ou peut-être impressionnant sur une carte, je me suis sentie seule et si bien. Je n'ai plus eu envie de m'enfuir, de partir vers. L'urgence du déplacement m'a abandonnée un instant, et je n'ai été qu'à un endroit à la fois, que là, présente. L'air salin m'a aidée à mieux respirer dans l'immobilité.

Un peu plus loin, j'ai déniché la plage où les bijoutiers viennent chercher leur matière. Le sable absent est remplacé par des tonnes de petites billes colorées, polies par le sel. Je suis entrée dans l'eau, jusqu'aux chevilles seulement – octobre au nord du 55^e parallèle, tout de même. Enfin! Depuis l'unique baignade dans la piscine salée du *Rickmers Singapore*, je n'ai trouvé aucune satisfaction au contact de l'eau sur mon corps. Les douches des auberges de jeunesse sont souvent froides, sales ou sans véritable pression. Les orteils dans l'eau glacée, j'ai gravé les sensations dans ma peau, sachant trop bien qu'il s'écoulerait beaucoup de temps avant que je ne reprenne contact avec l'eau de cette façon.

*In the morning by the sea, As the fog clears from the sand
I have no money in my hand, I have no home, I have no land
But it doesn't trouble me, As I lay beside the fire
I am easy to inspire, There is little I require^{xi}*

1988 : Je suis prise en photo par Maman, flottant à peine dans une baignoire presque vide. Elle me tient la tête et j'ai le nombril noir.

1991 : Assise dans le bain, je garde les yeux bien fermés pendant que Papa me lave les cheveux. Comme j'ai horreur du shampoing hebdomadaire, il promet que ça se terminera en même temps que sa chanson, *Sico Sico*. Je ne réalise pas que cet air n'a ni début ni fin.

1994 : Quand vient l'heure de se laver, je m'empresse de crier « Bouchon! » pour réserver ma place à l'endroit que je considère le meilleur. Annabelle suit inévitablement avec le « milieu! », alors qu'Annie, jamais assez rapide, se retrouve avec « l'autre bout... », où l'eau chaude ne se rend pas bien.

1995 : Maman nous surveille dans le bain quand on entend le Père Noël entrer avec ses grelots. On se sèche et s'habille en vitesse, mais il est déjà parti quand on arrive au salon, face à une montagne de cadeaux sous le sapin.

1998 : Dans la petite maison du 8, rue Lahaie, on prendrait notre bain les cinq ensemble si c'était physiquement possible. En deux groupes, on se lave en compagnie du bonhomme de plastique Duro (vitres d'autos!) qui nous sert de canard de baignoire.

2008 : Après une journée à la plage, on doit se mettre belles avant le party chez Vincent. Pour aller plus vite, je prends ma douche avec Tania. Le sable coule entre nos pieds alors qu'on parle de garçons en nous lavant les cheveux.

2013 : La mention du fait que j'ai pris ma douche avec Roxanne le jour même fait ressortir le mot « inceste » dans une conversation de réveillon. Elle et moi échangeons un regard exaspéré et je croque dans un pain beurré.

Je suis restée cinq jours à la tête de la péninsule d'Inishowen. C'était quand il faisait encore soleil, avant que les mitaines ne soient nécessaires. J'ai vu presque autant d'étoiles que quand j'étais dans le noir complet de l'Atlantique. J'ai parlé du *Bloody Sunday* avec Andrew qui a partagé avec moi l'avis apparemment très répandu que cet événement n'est pas tout à fait ce qu'il semble être. J'ai appris que, d'un point de vue irlandais, l'IRA était formée de patriotes autour de 1915, mais de terroristes vers 1970. J'ai vu une école minuscule avec une cinquantaine d'enfants de tous les âges qui jouaient au football gaélique dans la cour. Trop de marche m'a écorché le bas du corps alors que trop d'écriture en a endolori le haut. Finalement, je suis partie alors que j'aurais voulu rester, sans véritable raison. L'habitude, sans doute, la hantise du ne-rien-faire. Peut-être la peur de m'attacher à ce que j'allais devoir quitter, ou celle de découvrir trop bien quelque chose que je cesserais alors d'aimer. Quand on a creusé jusqu'au cœur, que reste-t-il à espérer?

*"Run, run, lost boy", they say to me.
Away from all of reality
Neverland is home to lost boys like me
And lost boys like me are free^{xii}*

Côte ouest, vers le sud



C'est une de ces fois où j'ai mal à la tête à m'en donner mal au cœur. Aucune raison en plus, je n'ai pas bu hier. Les deux trajets d'autobus qui me séparent de Glencolmcille ne m'enchangent pas. Je dois faire une épicerie à mi-chemin : on m'a avertie de l'absence de supermarché – ou même de marché – dans le village où je m'en vais. Le cinquante litres au dos, un gros sac de provisions dans chaque main, je transpire d'un arrêt de bus à l'autre, dans l'horrible ville commerciale de Letterkenny. Pour m'empêcher de vomir dans le minibus aux bancs de velours rouge, je me contorsionne dans toutes les positions supportables avant de sombrer dans une sorte de coma, le dessus de la tête appuyé au dossier devant moi, les bras enroulés autour de la taille. J'émerge difficilement quand le chauffeur me secoue l'épaule. « *Is it yours?* » : il tient une miche de pain. L'estomac au bord des lèvres, je le remercie pendant qu'il m'aide à rapailler la totalité du contenu de mes sacs qui se sont vidés sur le plancher de l'autobus. Il s'excuse de l'état des routes irlandaises qui rend le transport cahoteux; mon teint me trahit sans doute. Je marmonne « non, c'est pas ça... », puis je traduis par un simple « *big headache* », en acceptant le contenant de fromage feta qu'il me tend.

Je sors dans l'air frais du noir profond. Ici, pas de lampadaires ni de lumières aux portes. Pour l'instant, je veux un lit, quel qu'il soit. Assise sur mes sacs dans un petit stationnement, je me tiens la tête à deux mains en attendant le proprio de l'auberge. Il m'a assurée plusieurs fois au téléphone, « *somebody will collect ya!* », aucun problème. Mon cerveau nord-américain ne comprenait pas comment il pouvait prévoir mon arrivée sans plus d'informations, avant que je ne réalise qu'il n'y a qu'un autobus par jour qui se rend à Glencolmcille. Et en effet, une voiture s'approche avant que je n'aie le temps de perdre patience. Un jeune français sort du côté passager pour m'aider avec mes bagages. Ma langue, enfin! Je lui tombe dans les bras, en me promettant de lui expliquer plus tard ce débordement dramatique. De l'intérieur de la voiture me parvient un « *hellooooo daaaarling!* ». Je me laisse choir sur la banquette arrière et découvre le visage jovial de Leo, le plus irlandais de tous les Irlandais.

*

Je rêve de symboles sur un chandail de laine. Il y a un triangle, un corbeau et une pipe : je sais tout de suite que ça vient de toi. Une frénésie m'emporte à l'idée de t'avoir enfin retrouvé; je te sens, tu ne dois pas être loin. Un sentier s'étend de mes pieds au creux de la forêt, où il est certain que tu te caches. Je ne peux pourtant m'élancer. Mon père se trouve sur le chemin, majestueux et central, comme un monument. J'ouvre la bouche mais, face à lui, j'ai oublié le langage. Il ne me regarde même pas, rien ne sert de gesticuler. Une panique monte comme une flamme en me brûlant l'intérieur, jusqu'à la bouche où la douleur devient si vive qu'elle me réveille. J'ai le visage figé, un goût de fer dans la gorge. Je dormais la langue coincée entre mes mâchoires crispées; elle s'est ouverte sous mes dents.

*

Les prévisions météorologiques ne servent à rien en Irlande. Un bruit contre ma fenêtre de chambre m'a réveillée vers 6h, la pluie frappait comme quelqu'un qui veut entrer. Je me suis rendormie rapidement, en souriant il me semble. Le réveil définitif, vers 9h, s'est fait sous les rayons de soleil. J'ai passé la journée à marcher, trois chandails plus un manteau sur le dos, ma tuque et mes gants pour la première fois. Beau soleil, mais du vent jusque dans les os. Je suis allée vers Malin Beg sans m'y rendre. Je voulais juste suivre la route, par là, voir ce qu'elle offre. Une côte constante mais pas trop à pic s'élève et serpente le long de la montagne, toujours près du bord où il serait facile de basculer dans la mer qui reste en vue, avec St John's de l'autre côté, bien loin mais bien là. À l'heure du souper, la pluie est revenue, se mêlant au soleil pour former le plus bel arc-en-ciel que j'aie vu. Le cliché par excellence, l'arc-en-ciel irlandais, digne d'une boîte de céréales *Lucky Charm*. Il était tellement épais, ses couleurs tellement vives, en un instant j'ai compris qu'en effet, ce doit véritablement être possible de glisser sur ces trucs-là.

*

C'est par hasard que je me retrouve à Glencolmcille lors du week-end festif. Une trentaine de personnes – un nombre énorme pour un village de huit cents habitants –

sont venues séjourner ici pour un cours de langue irlandaise. Pour l'occasion, un groupe de musique est descendu de Belfast et reste à la même auberge que moi. Ça fait du bien de voir un peu de liberté sexuelle dans ce pays où la religion s'accroche encore : le bassiste gai affiche clairement ses couleurs sur son instrument et le chanteur, perruque sur la tête, vient m'emprunter mon mascara et demande mon avis sur la robe qu'il portera peut-être le soir même. Selon ce que je comprends, c'est LA soirée de l'année. Je suis à peine surprise, lorsque nous allons au pub le soir, d'y voir tout le monde. Des enfants, des vieillards, un chien, le prêtre : tout le monde. La musique est excellente, les pintes s'enchaînent un peu trop rapidement, les gens dansent sans retenue. Des centaines virevoltent plus aisément que moi, solides sur leurs jambes dansantes alors qu'ils doivent normalement marcher avec des cannes. « *Music, that's what we are.* » L'affirmation du musicien dublinois me revient, comme une évidence.

Assise avec Johan, le français qui m'a accueillie à mon arrivée, je passe la soirée dans la contemplation plus que dans l'action. J'en suis étonnée, moi qui danse habituellement à la première occasion. Mais quelque chose me cloue sur mon tabouret, un besoin de tout voir, de tout enregistrer, un désir de ne rien manquer du spectacle, je crois. L'inaction et l'alcool me poussent rapidement vers la fatigue, alors je n'accompagne pas les autres dans le deuxième pub où ils se dirigent aux petites heures du matin. Au lieu de prendre la route légèrement éclairée qui monte à pic vers l'auberge, j'opte pour le chemin de terre qui zigzague dans la montagne. La lumière diffuse qui émane de l'écran de mon iPod m'aide à éviter les grosses racines, mais globalement, je ne vois rien. Je titube dans la boue, reculant plus que je n'avance, mais aboutis finalement à l'auberge dont la porte n'est jamais barrée. La douche froide attendra, je m'endors avant même d'avoir touché mon matelas.

*

On rentre seules en taxi. Pour une fois, on a refusé d'embarquer avec Papa après une soirée arrosée chez Matante Val. Il s'est obstiné orgueilleusement, puis il est parti

sans nous. Les cousins ont enfilé de vieilles robes de Mamie pour nous redonner le sourire. Une fois à l'appart, on frappe à la porte qu'il a verrouillée. Une deuxième fois, puis une troisième. À la sixième, on l'entend débarrer la porte sans même l'ouvrir. On échange des regards d'appréhension avant d'entrer et de filer droit au lit. Alors qu'on tente en vain de s'endormir, les yeux grands ouverts sur le plafond gris, il glisse la tête par l'entrebâillement de la porte. « Votre papa saoul vous dit bonne nuit! ». Malgré les faibles sanglots de mes sœurs et la lourde masse que je sens entre mes côtes, je sais qu'on a pris la bonne décision. Et qu'il ne s'en rappellera pas, de toute façon.

*

L'auberge est située au sommet d'une falaise, face à une petite baie sablonneuse qui donne sur la mer. Rien ne nous protège des déchaînements naturels qui surviennent sans prévenir, souvent mais pas longtemps. Sur la grande fenêtre du salon, le vent fait bouger chaque goutte d'eau d'un même mouvement, si bien que la vitre entière semble frémir. L'Atlantique nous pleut dessus et ses fortes bourrasques lui donnent des allures d'ouragan. La maison est faite de bois croche et de tôle; je ne serais pas surprise de m'envoler avec l'auberge entière. À côté du foyer, sur un divan craqué, je m'endors et rêve de Dorothy. *Toto, I've a feeling we're not in Kansas anymore.*

*

Tu m'es apparu par la voix de Leo. Il commentait au hasard les photos qui ornent le mur du corridor lorsqu'il s'est arrêté sur un portrait de deux hommes. Leurs visages familiers ne l'étaient pas assez pour que je les reconnaisse. Une inquiétante étrangeté, tout au plus. Puis, Leo m'a lancé une balle au ventre : « *That's Luke Kelly, from The Dubliners. When he came I asked him why he didn't go to a freaking hotel instead of my shit hole, with all the money he'd made with the band. And you know what his answer was? His answer was "The money's gone. Me and Ronnie drank it all!"* ». *The Dubliners* ici, dans la même auberge que moi. J'entends leurs voix à travers le temps, et la tienne dans la distance, qui rit aux paroles de Leo. Nous sommes ici, toi et moi, avec eux.

*

Avec le temps, les intentions se dissipent. Sans être malheureuse, je ne sais plus précisément ce que je fais ici. Je me lève le matin, marche et écris, je lis beaucoup, je vois la mer et les étendues vertes, mais qu'est-ce que je *fais*? Engourdie, je tourne sur moi-même pour ne rien perdre. J'ai voulu ce qui m'entoure : des enfants et un toit en triangle, une parade de bérets, des moutons gris en forme de nuages, de gros bas de laine devant les braises, la chaleur au front qui fait dégouter les meilleurs marcheurs. Il fallait que je traverse – les flaques molles n'empêchent personne de passer. C'est peut-être ça que je *fais*, traverser. Les barrières entre mes deux pays, celles qui gardaient enfouis mes souvenirs, celles qui maintenaient un silence autour d'un malaise familial. Dedans comme dehors, la liberté se propage.

*

De retour à Galway. Les rues tournent en pierres craquelées le long des chanteurs à la paume tendue. Les yeux plissés au vent, je veux trouver un endroit où me frotter les mains au coin de flammes jaunes. Eau chaude, whisky et citron brûleraient en descendant, réchauffant ma surface intérieure. Le bois massif du bar refléterait la lumière, la redonnerait après l'avoir reçue. Comme toi, qui voulais me dire des choses importantes, mais pas longtemps.

Pourtant, je reste assise sur un divan brun, sous un plafond éclairant, entre quatre murs crème. Les foules du samedi soir me clouent au sol. J'ai hâte aux flocons, je les sens qui tombent déjà dans ma tête, sans rejoindre mon nez. Je vois les lettres des mots et leur texture dans mon carnet ligné, mais ce qu'ils disent est ailleurs, au pub, dans le ciel, d'où je viens. Genoux au menton, roulée dans ma fatigue sur un voilier tanguant, je sais que je ne dormirai pas. Il y a trop de routes pavées où glissent les couleurs des façades, les lumières sur les vitres jusque dans les flaques. Je mets l'adresse des autres sur des cartes postales, lécher/coller en série pour ne pas qu'on m'oublie.

*

Je revois souvent les scènes au-dessus de mon bol de gruau. Les trottoirs garnis de gravelle, les lunettes noires sur des visages artistiques, les bicyclettes dans le trafic, les sacs réutilisables : Montréal. Le retour m'avale par le sommeil et je ne m'en sors qu'au matin. J'essaie de me mouvoir sans bruit, mais toujours une coquille craque sous mon pied, la nuit à l'heure du verre d'eau.

Et mon frère encore je rêve à toi, mêlant des visages d'hommes beaux et d'enfants sages pour former le tien. De retour à la maison, je veux te reconnaître le jour où je t'apercevrai dans le regard d'un autre.

*

On y voit encore des hommes d'ailleurs
 Venus chercher le repos de l'âme
 Et pour le cœur un goût de meilleur^{xiii}

La porte d'entrée du parc national du Connemara a par chance évité la contamination touristique. Letterfrack, c'est plus une intersection qu'un village. Deux routes qui se croisent en un point, que j'ai choisi comme dernier arrêt du voyage. *To hell or to Connemara*, c'est ce que Cromwell disait aux Irlandais en les poussant vers l'ouest alors qu'il distribuait les bonnes terres de l'est à ses compatriotes anglais. C'est ici que les gens venaient mourir de faim sur les sols infertiles ou s'embarquer, deux siècles plus tard, sur les navires-cercueils pendant la Famine. C'est donc ici qu'il m'a paru logique de terminer ma route, s'il y a une quelconque logique dans ce périple.

L'autobus me laisse dans un stationnement désert, face au magasin général qui est aussi la banque et le restaurant. Les nouvelles priorités irlandaises sont claires : il n'y a qu'une église décrépie et deux pubs bien remplis. Le sac au dos, je monte la pente légère vers *the Old Monastery*, l'auberge où je passerai les deux prochaines nuits, les dernières. Après un tournant, deux entrées se font face de part et d'autre du chemin. À droite, je devine qu'il s'agit de ce que je cherche, malgré l'absence d'écriteau; à gauche, un sentier s'enfonce dans les bois et un panneau indique simplement

« *cemetery* ». Je vais à droite malgré l'attrait de la gauche, me promettant de revenir lorsque la charge au dos sera moins lourde.

Aucune réponse lorsque je frappe à la porte qui s'ouvre d'elle-même sous mes coups. J'entre alors, habituée à l'hospitalité irlandaise. Des pages arrachées de livres pendent du plafond, sont disposées à cheval sur des cordes tendues et éparpillées sur les meubles. Des crânes d'animaux ornent les rebords de fenêtre et les murs. L'endroit éclairé aux lumières de Noël rouges et bleues est presque macabre. Un écriteau m'empêche pourtant de m'en faire : « *Welcome! If no one is here... Don't panic!* ».

*

Au milieu du corridor froid reliant ma chambre au grand salon se tient le petit garçon des proprios. Ses yeux agrandis par des lunettes me dévisagent alors qu'il me demande :

- *Have you seen George?*

- *No. Who's George?*

- *He's the ghost here. Never wake him up!*

- *I won't. But why?*

- *He's grumpy when we wake him up. He likes to sleep a lot.*

Au cours de mon séjour, j'en apprends davantage sur George et tous les autres garçons qui ont perdu la vie ici. Avant d'arriver, j'ignorais que l'endroit est connu pour son sinistre passé religieux. Pendant près d'un siècle, beaucoup des jeunes garçons ayant résidé à l'*industrial school*, maintenant fermée, sont morts mystérieusement. La cause en a été révélée quand ceux qui ont vécu assez longtemps pour sortir de cette prison ont partagé l'horreur de leur jeunesse : trop d'abus physiques et sexuels de la part des chers hommes de foi, qui habitaient d'ailleurs dans le monastère où je reste présentement.

David, un Irlandais de passage, m'explique que *the Old Monastery* est malgré tout un de ses endroits préférés. Il y vient souvent pour se retirer du monde. Il trouve l'ambiance magique, et il a raison. Dans les bois autour, il y a quelques *rings of fairies*, de grosses pierres disposées en cercle par les fées. Sur la route menant au parc national, un panneau indique l'interdiction aux sorcières de voler aux alentours, mais une sorcière est pourtant écrasée sur le poteau à quelques mètres de là, son balai encore fixé à sa fourche. L'air lui-même est différent, frais et brillant.

En même temps, l'auberge est l'endroit où David dit avoir eu ses plus grosses peurs d'adulte. Il me raconte des histoires de rires d'enfant entendus au milieu de la nuit, des histoires de sueurs dans le dos et de réveils paniqués. Le soir même, nous croyons bon d'écouter le film *The Shining* avant d'aller dormir. Au bord du feu de tourbe où mes bas sèchent, le thé que j'oublie de boire refroidit dans ma main tremblante. Mon lit grince sous mon poids lorsque je vais me coucher dans ma chambre glacée. Un mince filet de lune entre par les volets brisés. L'atmosphère est parfaite pour une nuit sans sommeil, je le sens.

*

Les feuilles mortes envahissent presque tout le sol. Deux grandes croix s'élèvent aux extrémités du terrain rectangulaire. Entre elles, de petits monts surgissent à intervalles réguliers. J'en libère un des feuilles qui le recouvrent – c'est une petite pierre tombale en forme de cœur. Des jouets d'enfant s'empilent aux pieds des croix blanchies à la chaux. Une brise secoue doucement les arbres qui encerclent le minuscule cimetière. Je suis émue, bien sûr, qui ne le serait pas? Par l'histoire de cet endroit, par le destin écourté de dizaines de gamins abandonnés par leurs parents. Mais aussi, en ce qui me concerne, par la symbolique de cet arrêt final.

L'enfance est imprégnée dans les murs à l'auberge, au cimetière, dans l'air. Mon frère est partout. Mon passé est beaucoup moins dramatique que celui des petits corps qui dorment sous moi. Pourtant, quelque chose me parle.

L'auberge est un peu *creepy*, mais magnifique et chaleureuse, en fin de compte. Ils ont transformé un enfer en paradis, un lieu d'horreur en un espace éclectique, marqué par son passé, mais paisible, accueillant.

S'ils l'ont fait, je serais bien ridicule de ne pas y arriver.

*

Certaines choses restent. Je me rappelle la fois où j'ai mangé de la colle en maternelle, de la Lepage. Je vois encore le taon que j'ai coincé entre le mur de ciment et la carapace du carré de sable en tortue, dans la cour, à six ans. À Pâques 1995, Maman nous a installées devant la télé pour une surprise, puis a fait *play* sur John Smith qui saute sur le quai et se dirige vers son navire. Je me souviens des heures passées tapie au fond de la garde-robe, des villes miniatures que je construisais en carton, du regard des autres sur mon corps aux glissades d'eau. Lui, je ne le revois qu'au fond, élément de décor ou accessoire d'une activité centrale. Je n'ai pas souvenir de ma petite main dans la grande sienne. Sur certaines photos je dors sur lui. Sur d'autres, on sourit dans la même pièce.

QUATRE (retour)

*And suddenly you're through, arraigned yet freed,
as if you'd passed from behind a waterfall
on the black current of a tarmac road^{xiv}*

L'Irlande ne se promène plus sous mes pieds. Je vois ses lumières un moment, puis le noir de novembre, d'encre au-dessus de la mer d'Irlande. Je pense à Tabarly qui s'y est perdu, poussé à l'eau par un coup de bôme. Son corps non retrouvé se déplace peut-être encore sous la surface que je survole.

C'est fini. On remarque moins les dernières fois que les premières. Engourdie par l'imminence du départ, dans le déni sans doute, je n'ai rien vu passer, aucun signe de la fin qui approche. Je le savais, bien sûr, mais ne le sentais pas.

J'écoute *Les lacs du Connemara* pour la millième fois, les oreilles un peu bouchées par l'altitude. Sardou me parvient de loin, resté à Letterfrack peut-être. L'air marin agite notre carcasse légère. C'est comme quand Maman me couchait sur la sècheuse pour m'endormir. J'imagine, puisque je n'en ai aucun souvenir. Je suis confortable dans le mouvement, n'ai pas peur de tomber. Je vais bientôt voir l'Écosse pour la première fois, mais je n'y pense pas. Je cherche encore comment dire au revoir à Erin, dans quelle langue, avec quel artifice pour que le message se rende.

Écosse

Glasgow est vieille, glauque et belle. Pas de touristes, les gens travaillent, étudient, vivent ici. Le peu d'arbres en Irlande ne m'avait pas permis de bien voir l'automne. Je retrouve les couleurs de chez moi, le même froid de novembre, la noirceur qui tombe vers 16h. Je ne suis pas ici précisément pour la ville, je pourrais être n'importe où, je viens décanter de l'Irlande. Je visite les cathédrales, les musées – des sorties gratuites pour me donner le temps sans me ruiner. Du temps pour m'habituer à être ailleurs, à regarder les visages des gens et à apprivoiser le fait qu'ils ne sont pas Irlandais. Je dois tranquillement remettre Montréal dans les plans, la vie avec les autres, l'interaction quotidienne.

*

La peau sèche s'effrite sur mon bras noirci. Je la frotte en prenant soin de la faire tomber ailleurs que dans mon thé. Je m'observe toujours les bras quand l'écriture ne vient pas. Le nouveau tatouage me donne autre chose à analyser que les grains de beauté habituels. Ça pique, ça guérit, tant mieux. Je soupire, lève les yeux.

Dans son costume serré, il écrit dans un grand livre, des calculs en colonnes ou des lettres attachées. Autour, ça parle anglais, espagnol et français accentués. J'ai hâte de rentrer dans mon appart couleur pâte. Les gens auront changé, comme moi – je respire plus lentement je crois. J'écris moins vite, les lettres tracées au crayon ont affaibli mon épaule. Il me dévisage avec sa cravate, peut-être pour écrire sur moi comme j'écris sur lui. Je n'arrive pas à lui donner d'âge. Tant pis. Je prendrai un café avec les filles et nous peindrons des tasses de céramique en parlant des mois manqués. Je reverrai peut-être ton visage pâli par l'hiver, mais pas tes clavicules dissimulées sous un foulard doux. Je n'enfouirai pas mon nez dedans, je garderai une distance raisonnable de presque étrangère. Tu es grand pour mon visage gêné, si grand que j'écris des textes. Mes joues rougies n'atteindront pas ton regard d'études supérieures. Mes paroles se dirigeront vers l'espace vide autour de tes épaules. Puis je

rentrerai seule et oublierai ton pouvoir jusqu'à la prochaine rencontre de coin de rue. J'aurai froid entre-temps, je boirai du thé fumant et porterai des bottes doublées.

*

Johnny Cash joue dans le café, le même album de reprises qui passait quand Joe m'a tatouée à Galway. Ça me semble déjà si loin, l'Irlande entière, ce que j'ai fait là-bas. Edinburgh est magnifique, mais avec mes restrictions budgétaires, je ne sais plus trop que faire de mes journées. J'ai des blessures aux pieds à force de marcher. J'ai grimpé jusqu'à *Arthur's Seat* dans *Holyrood Park*, le point le plus élevé du volcan éteint qui offre la meilleure vue de la ville. Sur *King Stables Drive*, ça sentait fort l'écurie malgré l'absence de chevaux : le pouvoir des mots. Je suis maintenant installée dans *Princes Gardens*, où ils préparent un village de Noël. Je n'ose pas demander quand ce sera prêt, de peur de me faire dire que ce sera après mon départ. Objectivement, Edinburgh est plus belle que les grandes villes irlandaises. Plus que Dublin, plus que Cork, peut-être aussi attachante que Galway, mais l'architecture n'est pas comparable. Si les façades colorées et la musique dans les rues de Galway la rendent joviale et vivante, les pierres noircies et les monuments découpés ramènent Edinburgh dans le temps. Rien n'est si vieux au Québec – rien ne peut l'être – et l'histoire me fouette à chaque coin de rue.

*

Juste avant d'atterrir dans ce café, j'ai exploré le cimetière de Greyfriar. Beaucoup plus petit que mon Notre-Dame, magique jusque dans l'herbe mousseuse, lugubre même en plein jour, magnifique. J'ai cherché la sépulture de Thomas Riddell, qui serait l'inspiration de J.K. Rowling pour le personnage de Voldemort. J'ai scruté les pierres tombales du mieux que j'ai pu dans la noirceur naissante, alors qu'un couple d'Allemands aidait un chat en détresse à descendre d'un arbre. Je ne l'ai pas trouvée, mais j'y retournerai. Maintenant au chaud dans l'*Elephant House*, où J.K. passait des heures à écrire les premiers tomes d'Harry Potter, j'ai le luxe de pouvoir me renseigner sur Internet. J'ai lu que des fans y laissent des messages de haine envers Voldemort. Mon premier réflexe, en apprenant l'existence de cette pierre, a au

contraire été de remercier cet homme. J'ai ressenti un énorme élan de gratitude envers celui qui a inspiré un personnage sans qui Harry ne serait jamais devenu *the boy who lived* et sans qui ma vie n'aurait pas été la même. Demain, je lui porterai une lettre d'amour.

*

J'ai laissé mon nom sur le mur du café, sans la date qui changera demain. L'Écosse est belle et muette, je ne lèverai pas l'ancre pour elle mais ne l'oublierai pas. Bientôt, je rentrerai et prendrai la ligne orange. Sans réfléchir je saurai où aller, mes pieds se souviendront des marches d'automne et de la bicyclette sans casque jusqu'au métro. Je reverrai mon père dans un face à face qui ne permettra pas l'esquive. Il voudra peut-être lire mes cahiers au lieu de me parler. Je refuserai, parce que je suis ailleurs que dans les pages écrites des mois plus tôt.

*

Un autre départ, alors que je suis encore sur le porche, les bottes aux pieds. J'ai jeté un regard circulaire sur la pièce, j'ai vu le décor et senti les odeurs, mais je ne me suis pas installée. Il m'arrive de trouver mes bagages lourds et insuffisants, mais il est aussi vrai que j'aime vivre dedans. Je ne prends pas beaucoup de place quand je n'en ai pas. Je parle peu, m'étends moins dans l'espace des autres, vois difficilement après le jour suivant. Et c'est peut-être mieux ainsi.

Norvège

La première neige avait été annoncée dans mes gribouillis de carnet, l'hiver et son blanc, le froid et Noël. J'étais prête. Après avoir confirmé une amitié en vidant une bouteille de vin, Soline et moi sommes sorties dans le port de Bergen. De gros flocons ouateux nous brouillaient la vue, collaient à nos cheveux, fondaient sur nos langues tendues. Nos visages ont affiché de grands sourires d'enfants – le mien ne m'a pas quittée de la semaine.

*

Appesantie par deux verres de Noël aux alcools mélangés, je prends le train. J'étais en Norvège pour des amis, pas pour le pays, et je ne regrette pas. J'ouvre les yeux plus grands dans les hautes latitudes, je me rappelle des peuples qui habitent ailleurs que mon chez-moi. Je regarde autre chose que ma maison et je ne peux plus oublier que je ne suis pas seule.

*

À la gare, le café vide se remplit comme un verre d'eau. C'est l'heure du déjeuner pour ces gens de passage. Le décalage pousse certains à manger de la grosse viande mal cuite et surtaxée. La fin, la vraie, approche. Je vais bientôt défaire mon sac et le ranger, sans doute sans le laver.

Ciel

Mon escale est à Dublin, quelle ironie! On survole la mer irlandaise, sa surface est plissée mais immobile. Le mouvement des vagues crée les petites bosses qu'on voit de haut, mais n'est pas perceptible lui-même. Puis la terre est en vue, le vert en carrés, les monts brunis, les maisons éparpillées. Le cœur me monte dans la gorge : je pensais me sauver de la nostalgie précoce en restant dans l'aéroport, mais je n'avais pas pensé aux vues permises par l'avion. J'ai l'impression d'arriver pour la première fois, que trois mois d'Irlande m'attendent. L'idée de rester me traverse.

*

Dans l'avion, un détail m'accroche. Sur l'attache qui retient ma tablette fermée, il y a le mot « recaro » - ce doit être la marque. « Re », comme sur le *chat*, quand on revient après une absence. « Caro », c'était mon nom avant que je ne le change il y a longtemps. Quand le bout de métal est à la verticale, je ne peux ni lire aisément le mot, ni écrire puisque la tablette est retenue. Lorsque je fais glisser le crochet, « recaro » me souhaite la bienvenue chez moi, rebonjour au-dessus de l'Atlantique, au milieu vraiment, à mi-chemin entre Dublin et Montréal, et c'est de là que je peux écrire.

*

J'ai sans doute déjà été un homme, et je suis mort noyé. J'ai coulé comme une pierre, dans la mer que j'aimais, un cordage à la taille peut-être. Les poulies défectueuses ne m'ont pas remonté. J'ai souri jusqu'au fond froid où mon ancien corps attend. Et j'y dérive sans cesse, ça m'aimante comme les pôles. Je ne m'en remets que par commodité. Immobile, je me tais, les autres vivent dans leur maison et je les imite sans réfléchir. Jusqu'à ce que ma liberté explose hors de ma peau de femme et que je doive prendre la route, vers l'eau, dans l'eau, sur l'eau. Les vrais objets ressortent dans le mouvement.

C'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme
Mais elle prend pas la femme, qui préfère la campagne^{xv}

Voie ferrée

La surface plane du cours d'eau est gelée par endroits, changeant la forme des nuages qui s'y reflètent. Un aigle, des canards. Des maisons géantes et d'autres brisées. La forêt floue à l'envers dans l'eau froide. Le cri du train, rare, qui s'envole vers la ligne rosée au sommet des arbres nus. La lumière pourrait émaner d'en bas comme d'en haut, le grand héron s'étire une patte. De New York, j'arrive, Montréal.

*

Mon frère n'est pas mort quand il est né; il a grandi. J'ai changé sa couche et l'ai mise à l'envers, j'avais quatre ans. Je lui ai appris à lire les boîtes de céréales et les sacs de chips. J'ai tenu sa main jusqu'à l'école quand il était à la maternelle. J'ai connu son nom et vu son visage, au lieu de figer de détresse devant chaque petit garçon.

Mes parents n'ont pas divorcé quand j'avais huit ans; ils s'aiment toujours. La famille crie « go go go! » devant *Lance et compte* après le souper. L'été, on va en camping, la tente-roulotte n'est pas vendue. Papa se déguise pour faire peur aux voisins à l'Halloween. Maman pousse la table de cuisine contre le mur pour qu'on puisse danser. Papa n'a jamais dit à Maman qu'il partait réfléchir, et Maman ne me l'a pas annoncé dans la voiture en passant sous un arbre que je reconnais encore.

*

L'immobilité lente endure longtemps le silence. Seuls les mouvements de paupières y changent quelque chose. Le lac ne bouge pas, rien ne trouble sa surface gelée. Pas de vent dans les branches, même les oiseaux se taisent. J'attends. Je respire pour la forme, sans trop soulever la poitrine. J'entends tout du grand vide qui advient. Je suis prête. Presque animale, à l'affût. Le ciel est sur pause, chaque nuage à sa place. Le train est arrêté, les rails ne crient plus sous les roues. Les roches ne tremblent pas entre les planches du chemin de fer. Puis, enfin. Un arbre se décolle du tableau et s'avance vers moi. Puis un deuxième, puis la forêt entière. Elle court de plus en plus

vite, me dépasse, prend la place du lac gelé qui disparaît derrière. Le cri du train, ma respiration moins silencieuse.

CINQ (Montréal en aval)

Dans la file de gauche, je grimpe l'escalier roulant en comptant les chaussures de ceux que je dépasse. Je sors : Mont-Royal. Le bus 97, plein, puis un deuxième, vide. Je me laisse bercer, la fenêtre ouverte en hiver. J'ai remis mon imperméable de voyage pour la neige qui tombe fondue du ciel. Ma veste de mouton irlandais en-dessous, l'accoutrement obligé des semaines fraîches du périple. Les bottes de cuir aussi, même si elles sont brisées. Dans les habits qui me faisaient disparaître dans les vallons verts, je marche sur Messier, débarque au métro Namur, achète un disque chez Archambault. La transition se fait mal. C'était les vêtements des espaces salins qui pénètrent la peau, l'enveloppe du moment où le cerveau ne discutait qu'avec lui-même. J'ai perdu les conventions. Comment dire sans faire éclater, pleurer, ouvrir trop loin, fermer trop fort? Il faut me taire, le temps de réapprendre comment on serre les lèvres devant l'inconfort, de quelle manière forcer un « oui » quand on pense « non ». Il me faut redevenir celle qui, blasée de ce qu'elle était devenue, est partie sans un regard en arrière. Et ainsi la boucle me précipite vers un début plutôt qu'une fin. En descendant de l'autobus, la berceuse terminée, je trouve normal qu'il me pleuve dessus.

*

J'erre sur le sol qui porte mon nom. Il était là d'abord, je dépends de lui, j'imité je répète je cultive ce qui lui appartient. Comme mon père avant moi, je ne trouve pas comment inscrire mes courbes sur les lignes droites, de quelle façon prendre racine dans l'unique. J'invoque les barbus à lunettes, ceux qui écrivent des mots, jouent de la guitare ou comprennent les couleurs : il faut que je sache. J'ignore où mettre mes doigts pour fouiller jusqu'au résultat. Mes traces de pas me précèdent : je suis déjà passée ici. Les cadavres jonchent encore le chemin, des reproches aux yeux figés. À chaque nouvelle rencontre, je cherche quoi donner de mon vide éparpillé, un sourire criant d'intérieur, une main déshydratée?

*

Ça pourrait s'appeler la nostalgie du futur. On me dit éternellement insatisfaite. On me tapote l'épaule, désolé. Mon pauvre sort qui me perdra. Ailleurs est éphémère dans le mouvement, et je n'existe que dans l'attente d'inconnu. Il paraît que c'est grave. Que je vais finir seule, basse et vide. Je détourne constamment la tête. J'accumule les vies archivées. Je fais le tour de mon jardin, puis je déménage. On dit que les gens ne se trainent pas dans des valises. Que l'amour se nourrit de pupilles en contact. Qu'on ne grandit pas sans partager l'expérience. Mes enchainements vont me laisser minuscule, étouffant dans ma propre poche. Les yeux révoltés, je regarde ce que je range derrière, même le non-advenu.

*

Trop heureuse de retrouver mes proches et mon demi-sous-sol, je n'ai pas eu conscience d'être en fait restée en Irlande. La ville m'a effrayée, je n'y sortais que la nuit ou sous la pluie, pour éviter les gens. Je me suis desséchée dans mon lit, immobile dans mes couvertures, les yeux fixés sur les navires qui ornent mes murs. Puis la neige a fondu et le vert est revenu, en même temps que moi. Amoureuse des mots, je n'ai jamais été très forte en maths. Il m'a fallu un moment pour calculer tous les acquis et les pertes, pour pleinement ressentir ce que j'ai laissé chez Erin et ce que j'ai rapporté de chez elle. C'est difficile d'admettre qu'un plus un, ça peut faire un.

*Think you're escaping and run into yourself.
Longest way round is the shortest way home. ^{xvi}*

SIX (dénouement)

La musique qui provient de l'intérieur du bar, un après-midi de juin. Sur la table, une corbeille de nachos, un pichet de sangria, deux coupes.

Une jeune fille très sale passe dans la rue, lui demande si elle peut lui acheter une cigarette du paquet qu'il vient d'ouvrir. Il dit non, poliment, mais la rappelle dès qu'elle s'éloigne pour lui en offrir une gratuitement. Nous pigeons des croustilles dans le même panier et les trempons dans la même salsa. Le pichet descend rapidement, alors que nous parlons de nos dernières rencontres, installés côte à côte, sur la terrasse. Les passants nous voient, remarquent peut-être nos traits similaires.

Le silence d'un restaurant désert, le soir même. Une bouteille de rouge apportée, deux plateaux de nourriture indienne.

Il goûte à mon repas et moi au sien alors qu'il me raconte des histoires de jeunesse que j'ignorais. L'armée, les Jeux Olympiques, la femme de Mick Jagger. Il prend son temps, laisse des blancs ici et là, garde le meilleur pour la fin. Un véritable suspense plane au-dessus de notre table. Je l'écoute raconter avec ferveur les épisodes qui forment son récit, et une évidence me frappe.

Telle une liste sur un écran, les parallèles défilent : l'alcool, la musique, le conte, la magie de l'instabilité. Ma mâchoire se détend en un sourire alors que j'expire lentement. Mes épaules se relâchent d'une tension familière que j'avais appris à oublier.

Mon père, c'est l'Irlande.

*For what is a man, what has he got?
If not himself, then he has naught
To say the things he truly feels
and not the words of one who kneels
The record shows I took the blows
And did it my way^{xvii}*

RÉFÉRENCES DES EXTRAITS EN EXERGUE

- ⁱ René Lapierre, *Aimée soit la honte*, Montréal, Herbes Rouges, 2010, 104 p.
- ⁱⁱ Citation de Cathie Katz tirée de la revue *Heron Dance*, Middlebury (Vermont), vol. 34, 2001, p. 36.
- ⁱⁱⁱ Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot & Rivages, 2001, p. 39.
- ^{iv} Henry David Thoreau, *Journal*, Paris, Mercure de France, 2002, p. 27.
- ^v Michel Sardou, *Je vole*, Tréma, 1978, 5:02. Paroles modifiées pour le film *La famille Béliet* (2015) dans lequel la chanson est interprétée par Louane Emera.
- ^{vi} Citation célèbre de Sir John Pentland Mahaffy, un érudit classiciste irlandais du XIX^e siècle.
- ^{vii} Robert Henri, « The Art Spirit », *Heron Dance*, Middlebury (Vermont), vol. 34, 2001, p. 12.
- ^{viii} Paroles lancées par un inconnu croisé dans la rue à Dingle.
- ^{ix} Renaud, *Manu*, Polydor, 1981, 2:42.
- ^x Michael Coady, « Letting go », *All souls*, New York, Gallery Books, 1997, 138 p.
- ^{xi} Rogue Valley, *The Wolves and the Ravens*, 2011, 4:16.
- ^{xii} Ruth B, *Lost Boy*, 2015, 4 :36.
- ^{xiii} Michel Sardou, *Les lacs du Connemara*, Tréma, 1981, 6 :01.
- ^{xiv} Seamus Heaney, « From the Frontier of Writing », *Haw Lantern*, Londres, Faber and Faber Limited, 1987, 52 p.
- ^{xv} Renaud, *Dès que le vent soufflera*, Polydor, 1983, 4:25.
- ^{xvi} James Joyce, *Ulysses*, Paris, Shakespeare and Company, 1922.
- ^{xvii} Frank Sinatra, *My way*, Reprise Records, 1969, 4:35.

ÉCRIRE L'ANCRAGE

Durant mon enfance et mon adolescence, je déplaçais souvent les meubles de ma chambre et les réarrangeais dans un ordre différent, en rayant le moins possible le plancher. J'avais l'impression de déménager sans quitter ma maison. Le changement constant m'était nécessaire.

Je me cachais dans la garde-robe de mes parents. L'obscurité ne m'effrayait pas; elle me permettait de devenir autre, de m'inventer un monde nouveau, de m'y inscrire le temps d'une cachette. Et de vérifier si mes parents remarqueraient mon absence, s'ils déploreraient ou se réjouiraient de ma perte.

Au primaire, mon tout premier texte écrit pour le plaisir relatait une escapade au zoo qui se transformait en véritable voyage. Il était impossible d'en revenir, je ne sais plus pourquoi aujourd'hui, et la maison familiale restait hors d'atteinte pour toujours.

Ma sœur m'a déjà demandé en pleurant si j'étais heureuse avec eux, puisque mon journal intime était un lieu où je n'exprimais qu'insatisfaction et désir. J'écrivais sur le départ, sur un Ailleurs encore indéterminé. Je faisais état de mon sentiment de vide, creusé par l'appel d'une complétude inconnue que je n'imaginai pas pouvoir trouver près de moi.

J'ai toujours été nostalgique, mais n'ai jamais su de quoi. Jamais tout à fait malheureux, mon confort était celui d'une calme mélancolie. J'étais dans l'attente, voilà. Et quand l'attente de ce qui ne venait pas s'est faite insoutenable, je suis partie à sa rencontre.

NOSTALGIE : LES BASES CONCEPTUELLES

Dans l'*Histoire de la nostalgie*, André Bolzinger remonte aux origines du mal-être nostalgique, alors que le terme n'existe pas encore. Au XVII^e siècle, le médecin français Hofer traite plusieurs mercenaires suisses de l'armée de Louis XIV pour des maux physiques, des symptômes dépressifs allant parfois jusqu'au mutisme, qu'il attribue au « mal du pays ». C'est la première occurrence de ce trouble qui est alors considéré comme une maladie. À ce moment, le seul remède envisagé par la médecine est de renvoyer les expatriés dans leur pays. Un siècle plus tard, le chirurgien Percy fait avancer les théories liées à la nostalgie, qui n'est toujours pas nommée, en suggérant une cure de bavardage comme moyen de guérison. Comme le regret du pays natal mène plus souvent qu'autrement à l'isolement et à la perte de parole, c'est en explorant le territoire par le langage que Percy arrive à en renverser les effets. Ce n'est qu'en 1835 que le mot *nostalgie*, des mots grecs *nóstos* (retour) et *álgos* (douleur), apparaît pour la première fois dans le dictionnaire de l'Académie française. À ce moment, elle est toujours considérée comme un problème médical en lien avec le pays natal, comme en témoigne sa définition du moment : « Maladie causée par un désir violent de retourner dans sa patrie¹ ».

Entre-temps, Kant est pourtant venu apporter une nuance importante au concept :

« Ce que désire le nostalgique, ce n'est pas le lieu de sa jeunesse, écrit Kant, mais sa jeunesse elle-même. Son désir n'est pas tendu vers une chose qu'il pourrait retrouver, mais vers un temps à jamais irrécupérable. » [...] L'interprétation kantienne disqualifie les aspects topiques de la nostalgie : c'est le regret de l'enfance qui tourmente le nostalgique, le malheur de l'expatrié n'est pas lié à l'espace mais au temps.²

La cure de bavardage suggérée par Percy, qui fait revivre la jeunesse à celui qui en parle, ayant mieux fonctionné contre la nostalgie que le véritable retour au pays, il

¹ Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, F. Didot, 6^e édition, 1835.

² Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Première partie cité dans André Bolzinger, *Histoire de la nostalgie*, Paris, Campagne Première, 2007, p. 216.

n'est pas étonnant que Kant soit arrivé à cette conclusion que « le sentiment tragique d'être arraché au sol natal ne serait que le regret d'avoir perdu l'univers enfantin³ ».

Le concept de mal du pays est repris par Albrecht von Haller, médecin et poète contemporain de Kant, qui « [l'indexe] aux appétits d'inconnu, à la passion de changer⁴ ». L'auteur de l'*Histoire de la nostalgie* rejette cette ouverture; il soutient que si la question du retour est exclue, il ne s'agit pas de nostalgie. Il est vrai que le mot en contient la racine grecque. Pourtant, le concept a peu à peu rejeté la composante « retour » puisque la définition actuelle du mot est la suivante : « regret mélancolique (de ce qui est révolu ou qu'on n'a pas connu)⁵ ». Antonio Tabucchi, dans un essai sur l'œuvre de Pessoa, nomme ce dernier sentiment « la nostalgie du possible ». Avec ce syntagme, il met les mots sur une impression qui m'habite depuis toujours et qui est peu théorisée.

Au départ, je disais souvent « je m'ennuie de l'Angleterre ». Je n'y étais jamais allée, bien sûr. Je l'avais vue dans Harry Potter, j'en avais rêvé à maintes reprises, j'avais le même creux dans l'estomac que si j'avais parcouru ses vallons et que j'en étais revenue transformée. Ce qui m'a finalement amenée à m'y rendre, c'est ce faux sentiment d'y être déjà allée. La nostalgie du possible est un moteur de découvertes.

À la lecture de l'œuvre de Nicolas Bouvier, Ingrid Thobois fait l'expérience de cette nostalgie du possible : « J'ai éprouvé une nostalgie déconcertante à l'égard de cette personne que je n'avais jamais rencontrée, que je n'allais jamais rencontrer.⁶ » Le fait d'avoir été en réel contact avec ce qui nous manque, tout comme le retour physique sur un territoire donné, me semblent secondaires dans la définition de la nostalgie. Je

³ André Bolzinger, *op. cit.*, p. 216.

⁴ *Ibid.*, p. 213.

⁵ Danièle Morvan [dir.], *Le Robert de poche 2010*, Paris, Dictionnaires LE ROBERT-SEJER, 2009, p. 488.

⁶ Ingrid Thobois, « En voyage sur la route de *L'Usage du monde, Le Poisson-Scorpion, Le Dehors et le Dedans*, ou l'illusion d'un passage *derrière le miroir* », dans Hervé Guyader [dir.], *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, Paris, Éditions Zoé, 2010, p. 52.

garde surtout, dans ma compréhension du concept, l'idée du manque, de l'absence, du désir.

Dans un ouvrage consacré aux espaces de la nostalgie, dénomination qu'il donne aux déserts et aux mers, Michel Roux envisage le désir de retour en le plaçant aussi sur un axe temporel, mais l'étend au-delà de l'enfance individuelle, jusqu'à un passé commun où le rapport au territoire était autre. Il formule l'hypothèse suivante :

[...] l'espace dans les sociétés préindustrielles est un espace vécu, à la fois source de l'intériorité et projection de cette même intériorité. [...] Cet espace est fondamentalement discontinu, organisé en terroirs, en pays, séparés les uns des autres par des mers et des déserts, qui sont des vides et/ou des épreuves. Le passage à la civilisation abolit cet ordre spatial pour lui substituer une autre conception, celle d'un espace horizontal hypernormé dont la seule fonction est de développer l'interaction sociale. Cette mutation suscite une profonde nostalgie de l'ancien ordre.⁷

Ce qui est révolu, et donc recherché, est un lien privilégié à la terre, une liberté perdue, dans un monde où l'usage de l'espace est maintenant prescrit, rapide, utilitaire. L'aventurier, selon Roux, est celui qui choisit de considérer les mers et les déserts comme des endroits à investir pleinement et non seulement comme des trous ou obstacles entre de « vrais » espaces. Ce qu'on entend par « aventure » aujourd'hui « n'est rien d'autre qu'une forme *anachronique* d'un mode d'existence *commun* en d'autres temps. C'est en ce sens qu'elle traduit une nostalgie et qu'elle s'oppose à la civilisation qui a introduit une rupture dans les rapports de l'homme à l'espace.⁸ » Dans une situation de tension entre le désir d'un recul temporel et l'impossibilité de l'accomplir, le repos se trouve dans le mouvement.

Dans cette perspective, la vie d'aventure vient répondre au manque qui accompagne le nostalgique. Elle implique l'arrachement à un lieu, mais pas son pendant qui consiste à prendre racine ailleurs. « Le voyage de l'aventurier n'est pas un exode ou

⁷ Michel Roux, *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 1999, p. 147.

⁸ *Ibid*, p. 145.

une migration, mais une reterritorialisation sur une ligne de fuite, qui ne conduit nulle part, mais maintient en permanence l'individu aux frontières des mondes.⁹ » En joignant l'insoutenable immobilité du « rester chez soi » au caractère révolu de ce qu'on désire retrouver, on obtient, comme seul espace habitable, l'entre-deux. Il ne s'agit pas de quitter A pour se rendre à B, mais bien d'investir le parcours entre les deux comme un territoire à part entière. Vladimir Jankélévitch, dont l'objet de travail est l'irréversibilité et la nostalgie, dit ceci :

La marque la plus tangible de notre misère et de notre finitude est d'être rivés à un ici-maintenant; l'être fini a besoin d'un déplacement laborieux pour quitter cet ici-maintenant et aller ailleurs, il ne peut visiter que successivement les lieux distincts situés dans l'espace : le mouvement, allant discursivement d'un point à un autre, doit en effet parcourir l'intervalle qui les sépare et, si rapide soit-il, épuiser tour à tour et l'un après l'autre, dans le temps, tous les intermédiaires qui constituent la distance.¹⁰

L'accent ici est mis sur le déplacement et la distance dans le temps, plutôt que sur la destination, idée que Michel Roux formule en ces mots : « Ce mouvement incessant de la route, qui s'ouvre et qui se referme, donne au périple une autonomie totale, qui fait oublier le but à atteindre. Le voyage se vit toujours par le milieu.¹¹ »

Quand j'ai fini par me rendre en Angleterre, je suis restée trois mois seulement, sur un total prévu d'un an. Là-bas, ce qui me manquait, c'était ma famille, mes sœurs, mon enfance qui me semblaient d'autant plus loin avec l'Atlantique comme écran et le fait que je rêvais de plus en plus souvent en anglais. C'est à ce moment aussi que j'ai commencé à m'ennuyer de l'Irlande, à m'intéresser plus sérieusement à elle. Et puis, tant qu'à être en Europe, pourquoi ne pas aller en France, ou en Allemagne? Une fois à destination, les pieds ont rapidement eu la bougeotte et il m'a fallu reprendre la route à tout prix, pour retourner chez moi ou aller ailleurs, peu importait, tant que je bougeais. Il me fallait rester dans les bras du voyage, dans les

⁹ *Ibid*, p. 25.

¹⁰ Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, coll. Champs essais, 1974, p. 348.

¹¹ Michel Roux. *op.cit.*, p. 127.

limites de sa définition, et non en sortir en m'installant quelque part, en arrivant à destination.

J'ai voyagé sans ordinateur ni téléphone, avec un simple lecteur de musique. La technologie symbolise pour moi tout ce que je voulais garder à distance : la facilité, un lien trop palpable avec mes proches et un écran qui empêche d'entrer en réelle relation avec le monde. Quand je me suis perdue à vélo sur la *Slea Head Drive*, que le soleil descendait alors que j'étais encore loin du village, aucun GPS n'est venu à ma rescousse. Je suis allée à la rencontre d'un fermier sur ses terres et nous avons discuté ensemble du meilleur chemin à prendre. Les indications que j'ai reçues impliquaient la couleur des toits de maison, la hauteur des haies et la distance entre les petites plages que j'allais croiser : beaucoup plus enrichissant que des chiffres suivis de « km » ou précédés de « road ».

Le lecteur de musique était toutefois essentiel. Si la musique est un élément rassembleur du peuple irlandais, dont l'identité y est intimement liée, elle est aussi une compagne de voyage lors des moments de solitude. À la lecture de mon récit, je réalise la place que prennent les moyens de transport, puisqu'une importante part du périple s'est déroulée en déplacement. Toujours bercées par la musique, ces pauses obligées entre les rencontres et les découvertes de nouveaux endroits furent des moments de réflexion servant de prémisses à l'écriture. C'est donc dans le mouvement entre deux réalités, entre deux mondes, que les mots germent et poussent jusqu'à leur maturité. Le texte, lui aussi, investit la ligne de fuite. Il en est une, toujours en travail, jamais final.

DÉSIR : L'INÉLUCTABLE DÉCEPTION

Si la destination n'est qu'un prétexte au voyage, l'objet de désir ne serait-il qu'un prétexte à la nostalgie? À l'image de la route du voyageur, l'état nostalgique serait-il un chemin, non pas à emprunter pour atteindre un but, mais à investir pour en vivre pleinement l'expérience?

Comme je l'ai mentionné plus haut, lorsque ce regret mélancolique était considéré comme un simple mal du pays, la cure prescrite a d'abord été le retour à la maison. Toutefois, Bolzinger et Jankélévitch relèvent tous deux l'inefficacité de ce retour. Ce dernier précise :

Si le désir du retour est le symptôme d'une nostalgie close, le désappointement qui s'empare du nostalgique à son retour et la bougeotte infinie qui est la suite de cette déception sont le symptôme d'une nostalgie ouverte. La « terre natale » ne serait-elle qu'un prétexte? Il semble bien en tout cas qu'on puisse la considérer comme la localisation symbolique et métaphorique d'un désir indéterminé.¹²

Ce désir indéterminé, on l'a vu, est l'enfance selon certains, un rapport au territoire révolu selon d'autres, mais toujours le caractère passé, donc inatteignable, marque l'objet de ce désir. La poursuite est donc infinie. Jankélévitch l'énonce en ces termes : « Ce n'est pas le regrettable qui est ici regretté [...], c'est le fait arbitraire, déraisonnable, et même irrationnel de la passéité en soi.¹³ » Il s'agit d'une quête qui n'a besoin que d'exister, pas d'être accomplie.

Je ne sais pas précisément ce que je cherchais en Irlande. Je connais mon attachement à cette terre et les raisons qui l'ont formé et maintenu, mais ce qui me poussait à changer de ville constamment, à continuer ma ruée vers l'Ouest, je l'ignore. Il s'agit sans doute de cette recherche qui n'a pas de véritable but, qui ne doit qu'avoir lieu. Le possible se déplace vers le connu lorsqu'on l'appivoise, et on ne peut plus alors en être nostalgique. Pour survivre, le désir s'accroche ailleurs.

¹² Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*, p. 360.

¹³ *Ibid.*, p. 353.

Comme Nicolas Grimaldi l'expose dans son *Bref traité du désenchantement*, tout désir est désir de désirer, et non désir d'obtenir un objet. La nostalgie, bien qu'elle tende le sujet vers la recherche d'un autre espace-temps, n'est pas un mécanisme qui permette d'arriver à cette fin. Une certaine désillusion peut alors advenir lorsque le désir, au lieu d'être assouvi, ne fait que se déplacer ailleurs. C'est une façon d'expliquer la « bougeotte infinie » dont parle Jankélévitch : à la poursuite de ce qui l'appelle ou le rappelle, le voyageur repart après chaque retour. Le nostalgique qui s'embarque dans une vie d'aventure ne le fait donc pas pour se diriger vers un point final, mais bien pour perpétuer à l'infini le cercle de départs et d'arrivées :

Telle est l'originale et insurmontable contradiction du désir. Tout désir est à la fois désir de rompre, de partir, d'appareiller, et désir d'arriver enfin, au bout du voyage, en un port d'où il n'y eût plus à partir : à la fois désir d'aventure et désir d'éternité [...] Il s'agit si peu de désirs différents qu'on n'accomplit jamais l'un sans quelque déception d'éprouver l'autre inaccompli.¹⁴

Comme on part pour arriver, mais qu'on arrive pour repartir, le besoin se déplace d'un pôle à l'autre. Il est clair alors que, selon Grimaldi, désirer une chose est aussi désirer son contraire; la solution se trouve donc ici aussi dans le mouvement entre deux objets, sur la ligne de fuite, telle que théorisée par Roux.

Ce double appel, qui lance le sujet dans un périple sans fin plutôt que dans une aventure unique, revient chez Véronique Elfakir, qui a jeté un regard psychanalytique sur la question du voyage et de l'écriture qui en découle. Pour elle, la distance et l'impossibilité, nécessaires à la création, déplacent le désir qui, lorsqu'il se voit déçu, migre ou revient vers un autre objet : « ceci tient [...] à cette structure du désir par définition erratique puisqu'il ne s'alimente que de ce manque qui le constitue. C'est ce "nomadisme" du désir qui est magistralement mis en scène dans le voyage.¹⁵ »

¹⁴ Nicolas Grimaldi, *Bref traité du désenchantement*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 86.

¹⁵ Véronique Elfakir, *Désir nomade. Littérature de voyage : regard psychanalytique*, Paris, L'Harmattan, coll. Psychanalyse et civilisation, 2005, p. 261.

Comme l'aventurier, le désir se déplace dans sa quête utopique, se rapprochant de son but sans jamais l'atteindre.

Cette incessante recherche suppose donc la prévalence du chemin sur la destination :

[...] si l'on part le plus souvent pour échapper au risque de fusion ou de confusion dans le corps maternel qu'incarne la terre natale, ce lieu de l'origine, une fois le but atteint, tout retombe souvent en un point d'insoutenable réel. Ce qui semble alors compter avant tout c'est l'espacement, la quête ou la recherche constante d'interdits, bien plus que la fin elle-même ou le but à atteindre.¹⁶

Ainsi, même une théorie qui n'est pas centrée sur la nostalgie arrive aux mêmes conclusions. Selon les écrits de l'auteure, une identification inadéquate lors de la phase de l'Œdipe serait à l'origine du manque qui habite le sujet et le pousse au voyage, ou plus exactement aux voyages – pluriel, puisque un seul ne suffit jamais à satisfaire pleinement l'aventurier à l'enfance lacunaire.

¹⁶ *Ibid*, p. 9-10.

SOLUTION : L'ÉPREUVE DE LA LIGNE DE FUITE

Comment alors vivre « par le milieu », établir concrètement un mode de vie sur cette ligne de fuite? Michel Roux suggère la vie en mer comme solution évidente. Non seulement les océans sont-ils littéralement des entre-deux des territoires civilisés que le nostalgique tient à quitter, mais il s'agit également d'espaces qu'il est impossible d'habiter hors du mouvement. La nature de la mer lui permet de se renouveler sans cesse, puisqu'elle ne garde aucune trace visible – ou presque, en excluant les déversements de pétrole, les ravages de la pêche massive, etc. – des passages précédents :

[...] sur la mer, le déplacement s'effectue sur 360°, sur un espace lisse, qui n'est ni approprié, ni normé, ni codé. La route n'existe pas en dehors de celui qui la dessine; elle n'a de sens que pour l'individu qui la trace. C'est la sienne, éphémère, qu'il lui faudra dresser à nouveau à la prochaine traversée.¹⁷

Bien qu'il existe une hiérarchie et des normes à bord d'un navire, une plus grande liberté est restituée au rapport homme/territoire. La force et l'imprédictibilité des mers offrent un changement radical par rapport à la connaissance du lieu d'origine où les déplacements sont répétitifs et limités. L'immensité repousse l'horizon physique où le regard se termine, mais aussi l'espace temporel qui perd sa dominance sans les repères habituels.

À bord du Rickmers Singapore, je dépassais de moi-même. Rarement me suis-je sentie aussi libre – et libre ici me semble être un mot inadéquat, trop faible. Le sentiment ressenti s'approche davantage d'une expérience spirituelle. L'âme est aspirée vers le haut, comme dans les grandes églises aux voûtes interminables. Les épaules ne sont pas poussées vers le sol par les plafonds et gratte-ciels; d'ailleurs le sol lui-même n'est que mouvement et imprédictibilité. Le regard n'est pas arrêté, il se propage autour sans barrières pour le ralentir. Dans un environnement si inhabituel, on ne peut ni prévoir ni avoir le contrôle. Quand on a aperçu une zone grise de

¹⁷ Michel Roux, *op. cit.*, p. 125.

tempête au loin, on a dévié de notre route pour la contourner. Vers la fin du voyage, le capitaine a décrit un grand cercle en revenant quelque peu sur le chemin déjà parcouru, parce qu'on était en avance, parce qu'il fallait perdre du temps, et qu'il vaut mieux tourner en rond que de sombrer dans l'immobilité. À bord, je ne suis pas allée à l'école ni au travail. J'ai fait des siestes et des casse-tête, j'ai regardé des films et la mer et le ciel. On m'a nourrie, je n'ai rien cuisiné, rien acheté. J'ai repris contact avec une période révolue, je suis redevenue enfant.

Par contre, il n'est évidemment pas donné à tous de s'engager dans une vie de marin. La véritable essence du voyage en mer, ce qui lui confère son efficacité contre la nostalgie, tient davantage dans le fait de retrouver un rapport direct à l'espace habité, en traçant soi-même son chemin dans un cycle de départs et de retours perpétuel. Comme le souligne Roux,

toute traversée d'une mer [...] s'accompagne d'un retour, mais qui ne constitue pas une réinsertion dans le monde d'origine. L'aventurier rentre pour pouvoir partir à nouveau. Son caractère mythique tient précisément à cette inlassable répétition des actes fondateurs : tracer sa route, lutter contre les éléments.¹⁸

L'auteur le dit bien : l'essentiel est de tracer sa route, de lutter contre les éléments, et cela dans un cycle de répétitions. En ce sens, la mer est le symbole parfait de l'espace à investir, mais elle reste secondaire dans les faits. Tout voyage répondant à ces critères peut convenir adéquatement aux besoins du nostalgique. L'aventurier, s'il ne prend pas la mer, s'inscrit quand même sur une ligne de fuite, puisqu'il ne connaît pas l'ancrage : il vit en décalage dans son lieu d'origine, avant chaque départ et après chaque retour, et sillonne les routes dans un esprit de confrontation directe à la terre.

Parlant de cette ligne de fuite, Roux précise que la fuite ne doit pas être entendue comme l'acte de fuir, de s'échapper, mais bien comme une ligne « qui traverse l'horizon pour se poursuivre perpétuellement au-delà. Se reterritorialiser sur une ligne de fuite, c'est développer une vie dans un autre espace-temps, une vie active qui va à

¹⁸ *Ibid*, p. 143.

la rencontre de *l'épreuve*¹⁹ ». L'obstacle que représente le territoire lui-même, lorsqu'on projette d'en faire un usage nouveau, solitaire, hors de l'habitude, est ce qui rend le voyage libérateur et enrichissant. L'auteur explique : « Dans la quasi-totalité des récits [d'aventure], il y a bien au départ un homme malade de son temps et qui espère renaître : mourir au monde à l'issue d'un long calvaire, voilà qui rappelle bien les schèmes de l'initiation.²⁰ » « Homme malade de son temps et qui espère renaître » : voilà les deux tangentes de l'origine de la nostalgie, à savoir l'ère préindustrielle et l'enfance. Dans le voyage, qu'il soit en mer ou non, on retrouve l'apprentissage, la découverte, l'autonomie à gagner, un regard nouveau sur le monde, le développement d'une posture individuelle et d'une volonté propre. Ces mécanismes, tous à l'œuvre dans l'enfance, se perdent peu à peu à mesure que l'adulte s'inscrit dans un espace normé et égare sa liberté dans une multitude d'obligations et la répétition inévitable du quotidien. Il est possible de se les réapproprier en adoptant une posture particulière et le voyage en offre la possibilité.

¹⁹ *Ibid*, p. 127-128.

²⁰ *Ibid*, p. 132-133.

J'ai maintenant conscience que, sans le savoir, je suis partie avec le souhait de laisser une trace, de marquer mon passage, que ce soit par une rencontre particulière, des initiales gravées sur un tronc ou une empreinte de pied dans les *Wicklow Mountains*. Je voulais laisser une impression à quelqu'un ou une marque sur la terre elle-même, pour faire partie de ce tout extérieur à moi. Et pourtant, Ailleurs est plutôt plein; c'est moi, l'étrangère, qui suis arrivée vide et ai dû me laisser marquer, empreindre, défaire et refaire. J'ai rapporté avec moi de la mer et de l'Irlande.

Je n'ai emporté que l'essentiel sur mon dos, seulement ce que la force de mon corps pouvait traîner. Bien inutiles auraient été les habitudes qu'on ne questionne même plus, le masque de civilités, l'immense bagage de ce que je croyais savoir. L'essentiel se détermine dans le mouvement. Et il est bien maigre.

Le silence permet beaucoup. Me taire dans la solitude a ouvert mes sens. Sur le flanc d'une montagne escarpée au bord de la mer, ma propre identité est devenue floue. J'ai l'habitude d'être une serveuse au travail, une fille et une sœur dans ma famille, une étudiante à l'université. Qui suis-je au milieu des moutons épars, sous un ciel étranger? Je remarque la longueur de l'herbe, l'odeur du sel dans l'air, la hauteur des nuages et ma petitesse sous eux, puis mon ventre se creuse de saines incertitudes et de questions nouvelles.

GÉOPOÉTIQUE : UNE MANIÈRE DE MIEUX *ÊTRE*

Toute jeune encore, la géopoétique échappe à une définition claire et concise. Dans son introduction au concept, Kenneth White, initiateur de cette théorie-pratique, suggère une première piste : « Le travail géopoétique viserait à explorer les chemins de ce rapport sensible et intelligent à la terre, amenant à la longue, peut-être, une culture au sens fort du mot.²¹ » La culture qu'il entend ici n'est pas celle d'un peuple ou même d'un ensemble de nations, mais bien une culture globale, un savoir-être commun qui nous unirait tous, êtres humains. Avec l'avènement de l'individualisme, la multiplication des points de vue et l'amenuisement des symboles unificateurs, la Terre serait notre seul véritable point commun. Depuis la modernité, nous avons pourtant cessé de considérer notre Terre comme une « matière utile²² » : le lien qui unit l'homme à la terre est une faille sans cesse grandissante. White suggère donc, avec la géopoétique, un retour à la sensibilité, une écoute attentive du monde, un usage intelligent des chemins qui s'ouvrent dans la nature.

L'idée générale n'est pas sans rappeler les motivations du nostalgique qui, sans le savoir parfois, désire retrouver cette manière de vivre disparue avec l'industrialisation et l'individualisme. On l'a vu, prendre la route s'impose alors souvent comme seule issue. Seulement, il importe de sillonner le monde dans un certain état, que la géopoétique cerne très bien. Le voyage tel qu'envisagé par les agences ou les publicités visant à attirer une clientèle touristique n'est pas le voyage du géopoéticien. Au quotidien, il est facile d'oublier le sol sur lequel on marche, l'air qu'on respire et qui agite la cime des arbres. La géopoétique suggère une attention, une prise de conscience de notre univers immédiat et une relation active avec lui. Le monde n'est pas un décor : « pour qu'il y ait monde au sens plein du mot, un espace commun

²¹ Kenneth White, *Le plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1994, p. 25.

²² *Ibid*, p. 23.

appelant à une vie dense et intense, il faut que le rapport soit, de la part de tous, sensible, subtil, intelligent.²³ »

Lors d'un voyage, tout est nouveauté. L'engourdissement du quotidien laisse déjà place à un regard frais et aiguisé. Pour quelqu'un qui, comme moi, vient de la ville, la découverte des grands espaces à l'étranger est une expérience doublement hors du commun. La ville, par sa structuration et ses normes, renvoie au côté réfléchi et méthodique de l'homme, alors que la nature reflète davantage l'affectif, la sensibilité, l'irrationnel. Ainsi, en marchant sur des territoires inchangés, en accordant son corps à la pagaille hasardeuse d'une nature non déterminée par l'homme, peut-on ressentir pleinement les chocs intérieurs, sans l'intervention des repères habituels ou des attentes sociales. L'émotion réelle est alors invitée à surgir au contact de son double à l'extérieur de soi :

La nature fonctionne comme un miroir, celui de l'âme humaine. [...] Les éléments naturels font partie de la démarche selon un processus de transfiguration réciproque : en m'immergeant dans l'immensité, je sonde la profondeur de mon âme selon la dialectique du dehors et du dedans.²⁴

Par une sorte d'osmose déclenchée par la rencontre entre l'immensité du dehors et la petitesse physique du soi, l'espace pénètre le marcheur et l'emplit de sensations nouvelles. En changeant le regard porté sur le dehors, il devient possible de poser sur soi-même un regard métamorphosé, un regard dirigé enfin non pas par la raison, mais par le sensible. « Peut-être ne s'agit-il, si l'on veut rester fidèle à la terre, ni d'un sens ni d'un destin, [...] mais d'une sensation de vie dense²⁵ » : avec la géopoétique, *être*, cet état de base auquel on ne pense même plus, devient une expérience qui peut renouveler les perspectives et faire germer de nouvelles racines identitaires.

À Glencolmcille, l'auberge était située au sommet d'une falaise, au bord de l'Atlantique. Plus bas, une crique s'abritait des grands vents, protégée sur l'autre

²³ *Ibid*, p. 25.

²⁴ Michel Roux, *op. cit.*, p. 132-133.

²⁵ Kenneth White, *op. cit.*, p. 30.

flanc par une seconde falaise qui se poursuivait vers le nord-est en plusieurs sommets élevés. Sur ces montagnes, des poteaux de bois humides plantés ici et là indiquaient le chemin à suivre pour rester sur la route sécuritaire. Entre deux balises, j'ai quitté la voie rocheuse pour aller vers le large, pour m'approcher de l'endroit où la terre rencontre la mer. L'herbe tapée trahissait la présence de moutons, présence que les excréments au sol venaient confirmer. Après quelques tournants, je les aperçus enfin par dizaines, tenant en équilibre sur des avancées de terre ou descendant prudemment les pentes vers le bord escarpé de la montagne. Il ventait si fort qu'il pleuvait à l'horizontal, directement dans mes yeux. Les rafales menaçaient mon équilibre et l'herbe mouillée promettait de me faire glisser directement dans les vagues si jamais je perdais pied. J'avais la sensation que j'aurais dû avoir peur, mais non, ça ne venait pas. J'étais émerveillée, plutôt. Hors du chemin prescrit, j'accédais à certains des plus beaux paysages que j'ai vus en Irlande. Je me serais crue dans un autre univers, un endroit où l'argent n'a aucune valeur, où le temps est une donnée supérieure à l'homme et non contrôlée par lui. Tout ce qui avait pu me tracasser à un moment ou à un autre de ma vie m'a alors semblé dérisoire. En fait, cette réflexion m'est venue plus tard. Sur le moment, ces éléments qui n'ont de sens que dans le quotidien ne m'ont même pas traversé l'esprit. La montagne était plus grande que moi, les moutons plus importants, les rochers plus pertinents, leur cohérence régnant en maître. Qui étais-je alors, sans les repères qui me définissent habituellement? Mon corps a pris toute la place, je n'étais qu'une matière parmi d'autres, et mon esprit s'est incliné devant tant de majesté.

Si les paysages sauvages peuvent s'avérer le miroir de l'âme, les villes ou les villages sont davantage le lieu de la rencontre avec l'Autre. La culture passe par le langage, l'art, l'architecture – en somme, par l'humain. C'est donc par un face à face avec l'Autre que l'on entre en contact avec cette culture étrangère. Dans le même esprit géopoétique de sensibilité et d'ouverture, il faut se garder de ne définir l'étranger que par les clichés et les ressemblances et différences que l'on observe par rapport à soi.

En psychanalyse, l'inconscient est symbolisé par la figure de l'Autre en soi. Il n'est pas étonnant alors que le détour par l'étranger soit nécessaire pour accéder aux confins de soi-même : « Le voyage réel ne serait donc que la mise en acte de cette opacité du sujet telle qu'elle se reflète dans le miroir que lui tend au détour du chemin l'Autre étranger.²⁶ » Voyager serait donc beaucoup plus un moyen de se définir et de se reconnaître soi-même grâce au regard de l'Autre que l'occasion de rencontrer l'étranger pour ce qu'il est, dans sa propre cohérence. Il me semble toutefois que la découverte de soi et de l'Autre sont indissociables et se placent dans un cycle de mutuels échanges. En se redéfinissant d'abord soi-même, en se plaçant dans une disposition d'ouverture et d'écoute, il est possible de véritablement aller à la rencontre de l'Autre, rencontre qui place alors le sujet dans la position de l'étranger.

Mais partir [...] n'est pas seulement « aller contre » ou tenter de se défaire au loin d'une existence contraignante mais c'est aussi et plus fondamentalement « devenir autre », renaître ailleurs à une nouvelle forme d'existence et d'intériorité en s'éprouvant comme différent, tenter de se changer en changeant de vie.²⁷

Les nombreux Irlandais rencontrés dans les pubs, sur leur ferme, dans leur voiture ou au marché ne me connaissaient pas. À la différence des étrangers que je croise à Montréal et qui m'ignorent parce que je suis comme tout le monde, ils m'ont regardée avec des points d'interrogation dans les yeux. Voici une pinte, partage ton histoire. Qui es-tu? D'où viens-tu? Qu'as-tu à raconter? Pour leur répondre, j'ai dû me poser la question. J'ai pu décider qui j'étais, à la lumière de ce que j'avais appris d'eux.

²⁶ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 42.

²⁷ *Ibid.*, p. 15.

FRONTIÈRE : VIVRE SUR LE SEUIL

J'ai choisi d'insérer une carte de l'Irlande dans mon mémoire pour que mes déplacements soient visibles, pour ceux et celles qui ne sont pas familiers avec ce pays, mais d'abord pour moi-même. Pendant le voyage, alors que les deux pieds foulent un sol tourbeux ou des rochers glissants, il est difficile de garder un œil sur le tracé général. Pourtant, à l'issue du périple, alors que la boucle arrivée-départ est bouclée, l'image résultante est porteuse de sens. Je savais être restée surtout dans les ports, donc dans les marges de l'île, mais je n'avais pas conscience d'avoir si peu investi le centre, d'être autant demeurée à la frontière. Même à plus petite échelle, dans une foule à Philadelphie avant le départ par exemple, « [j'ai arpenté] les limites, les contours, évitant de m'aventurer au centre de la masse²⁸ ». Ce n'est pas une contrainte que je me suis imposée, mais le résultat, clair à la lecture et explicité par la carte, tracé par mes intérêts et mon intuition.

Véronique Elfakir, dans son essai psychanalytique sur le désir nomade, indique que le « goût du voyage [est rattaché] à un déficit ou une incertitude du côté de l'identité, un problème de statut social débouchant sur un désir de rupture, une volonté de rester aux marges ou à la frontière²⁹ ». Je reviendrai au flou identitaire, mais il est intéressant de constater qu'il engendre précisément une attirance pour les limites, préférence qui s'étend même jusqu'aux bordures physiques du territoire visité. De plus, comme on l'a vu dans un extrait cité précédemment, Elfakir lie la terre natale au corps maternel, donc le désir de voyager au refus de fusionner avec la mère. L'idée de la frontière trouve ici un sens particulier, puisqu'il s'agit d'un rejet du centre – ou du ventre – du territoire visité.

Ma mère est comptable. Elle compte ses pas quand elle promène le chien, elle compte les rondelles des concombres qu'elle coupe en préparant le souper. Se retrouvant

²⁸ Carole-Anne Déry, *M'athair l'Irlande suivi de Écrire l'ancrage*, Mémoire de maîtrise en études littéraires (non publié), Montréal, Université du Québec à Montréal, p. 9.

²⁹ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 24.

mère monoparentale sans emploi au départ de mon père, elle n'a eu d'autres choix que de se débrouiller méthodiquement, de s'organiser, de valoriser l'efficacité, le côté pratique des choses. Je lui suis reconnaissante de l'avoir fait, puisque autrement je n'aurais sans doute pas eu l'enfance sécuritaire et comblée que j'ai eue. Toutefois, ces choix l'ont placée, dans ma perception des modèles qui s'offrent à moi, dans une catégorie plutôt rigide, présentant peu de liberté. Elle ne m'a jamais empêchée d'écrire ni de voyager, mais son rôle est de me rappeler qu'il y a autre chose, comme un travail stable, des responsabilités, des comptes à payer. Je ne la blâme pas, mais je ne pourrais pas écrire si je voyais la vie de la même manière qu'elle. Mon besoin de voyager, et surtout d'éviter le centre rendue à destination, provenait peut-être aussi de la nécessité de l'affront, du besoin d'aller contre ce qu'elle m'a appris : faire comme tout le monde.

Véronique Elfakir aborde aussi la vision de l'exotisme que développe Jean-Marc Moura dans *La littérature des lointains*, qui en distingue deux types. L'exotisme de l'aventure relèverait « d'un imaginaire masculin de la conquête » alors que « l'exotisme de la nostalgie serait une forme de régression, d'abandon de soi-même³⁰ ». Il me semble que le voyage que j'ai fait se situe précisément sur la frontière qui joint ces deux pendants. La nostalgie et l'aventure font évidemment partie du projet, mais plus encore : l'oscillation entre le féminin et le masculin et l'alternance entre conquête et abandon sont flagrantes. La « ligne de fuite » sur laquelle l'aventurier installe son mode de vie, en plus d'être la route du voyage, serait-elle la limite entre deux réalités, le seuil sur lequel il est possible de basculer d'un univers à l'autre et, donc, d'appartenir aux deux?

Les paires d'éléments opposés reviennent abondamment dans mon récit de voyage : masculin/féminin, fiction/réel, Irlande/Québec, présent/passé, terre/mer, etc. Ces éléments ne sont toutefois pas abordés l'un après l'autre en tant qu'entités distinctes :

³⁰ *Ibid*, p. 21.

c'est plutôt l'espace entre eux qui est exploité. Par des figures-seuils qui jouent le rôle de portes ouvertes sur un autre espace-temps, le récit se promène entre les composantes de ces objets dichotomiques. Ces figures-seuils sont subtiles et variées : le parvis d'une église à Killarney qui évoque les fiançailles du père, les soirées de camping chaleureuses rappelées par le feu de cheminée à *Billeragh House*, une séance musicale dans un pub de Dublin qui ramène en mémoire les paroles du thème de *La mélodie du bonheur*. On l'a vu, l'entre-deux est le véritable lieu de prise de parole. Que ce soit par la distance entre deux villes, par le temps entre deux événements ou par le vide entre une fiction et une réalité, un espace est toujours créé. C'est cette ouverture qui permet l'écriture.

Après huit mois de grossesse, ma mère a accouché d'un garçon sans vie lorsque j'avais quatre ans. Je n'en garde que des images floues, un sentiment tragique de perte. Je n'ai en fait jamais eu de frère – j'ai vécu dans l'espérance d'en avoir un. Ce qui me manque n'est pas mon frère mais l'*idée* du frère. Je suis mélancolique à la pensée de ce qu'aurait pu être ma vie si ma mère n'avait pas perdu son enfant : c'est encore la nostalgie du possible.

J'ai grandi avec deux vraies sœurs et deux fausses, j'ai été élevée principalement par ma mère, je n'ai pas beaucoup vu mon père et jamais vraiment connu mes grands-pères. Cet environnement féminin a accentué l'absence du frère, d'autant plus qu'il a frôlé notre réalité sans l'intégrer. La figure du gamin m'a donc toujours accompagnée. Le nom de mon fils est choisi depuis longtemps, je suis prête. Je fige quand je croise un petit garçon, l'envie me bloque, je le regarde et il est mon frère et il est mon père et il est mon fils. J'ignore ce qu'est être un homme, je ne l'ai pas vécu, je l'ai rarement vu. La masculinité est pour moi un trait de caractère qui se fortifie et s'adoucît selon les périodes de la vie, et non un état immuable qui définit l'homme, le mâle.

Comme mon frère n'a jamais été incarné, son fantôme me traverse et m'habite selon les contextes dans lesquels je me trouve. Je ne peux pas dire « son souvenir »; c'est plutôt la pensée d'un enfant au masculin. Je deviens ce petit garçon quand je m'aventure dans les possibles, dans ce que j'aurais moi-même pu être. Il me permet d'enfiler cette peau qui n'a jamais été sienne. Mes contours deviennent aussi flous que les siens l'ont été et le sont encore. Je deviens autre, me promène dans l'entre-deux entre homme et femme, entre fiction et réel. Je peux être marin, voyageur, écrivain.

ATLANTIQUE : LE DÉSIR DE LA DISTANCE

Outre une fascination irrationnelle que je suis loin d'être la seule à avoir, c'est justement cette idée de la frontière qui m'a amenée à me rendre en Irlande par voie maritime. Quoi de mieux comme prémisse à un tel voyage qu'un espace qui marie immobilité et mouvement, qui dilue les repères sexuels familiers; qui se trouve, en somme, sur une limite? Avec la théorie des espaces de la nostalgie de Michel Roux qui valorise la mer, en plus du fait que l'Atlantique est littéralement l'intervalle entre le Québec et l'Irlande, le déplacement par bateau semblait presque obligatoire. Deux autres explications viennent appuyer cette décision que je n'ai en fait jamais eu à prendre, puisqu'elle s'est présentée dès le départ comme une évidence : le besoin de sentir la distance dans le temps et le désir de m'inscrire dans l'histoire irlandaise.

Le temps lui-même est une donnée capitale dans mon projet. Bien que d'emprunter les moyens de transport populaires et rapides soit infiniment moins dispendieux, cela ne permet pas de véritablement *ressentir* la distance. Le corps et l'esprit ne sont pas des machines possédant un interrupteur qu'on peut allumer ou éteindre à sa guise. Une période transitoire est requise avant un voyage d'envergure afin de s'y préparer et de « tourner le dos à son monde³¹ ». Ce temps de la traversée, puisqu'il limite les activités et déplacements, est idéal pour s'arrêter après la course qu'est souvent le quotidien et se vider l'esprit, le préparer à l'écoute et à l'attention nécessaires au voyage.

Entre le moment du départ et celui de l'arrivée, il y a une distance trop souvent négligée. À l'ère de la haute vitesse et de l'instantané, on a perdu le sens du mouvement dans le temps. Pour moi, il y a quelque chose d'aberrant dans le fait de s'endormir à Montréal et de se réveiller à Dublin, sept heures de vol plus tard, comme après une simple nuit de sommeil. L'océan n'existe alors même pas et une très grande

³¹ André Carpentier, « Écrire le voyage » dans Rachel Bouvet et Basma El Omari [dir.], *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Éditions Nota bene, 2003, p. 165.

part de signification est perdue. Dans le cas précis de l'Irlande, par exemple, la traversée de l'Atlantique par bateau trouve une pertinence culturelle indéniable. En effet, lors de l'émigration massive des Irlandais vers l'Amérique du Nord au milieu du XIX^e siècle, le transport se faisait par voie maritime. Les voyages étaient difficiles et les bateaux insalubres; beaucoup d'Irlandais sont morts à bord ou dans les stations de quarantaines à leur arrivée. Le caractère tragique de l'immigration irlandaise est l'un des fondements du sentiment patriotique irlandais en Amérique du Nord³². L'identité des descendants irlandais est donc fortement liée à la traversée de l'Atlantique par bateau. De plus, l'Irlande étant une île relativement petite, la majorité de ses grandes villes sont portuaires : sa culture est indissociable de l'imaginaire marin.

Même sans cette particularité irlandaise, la réalité historique de la colonisation et de l'émigration lie éternellement l'Amérique à l'Europe. Fernand Ouellette, en parlant de ses ancêtres Français ayant effectué ce passage maritime, dit ceci :

Ils sont devenus gens de fleuve, certes, mais un fleuve relié organiquement à l'Atlantique et à ses lointaines provinces de France : nos chers « lieux de mémoire ». En somme, à travers ma quête et ma filiation, j'ai reconnu mon point d'ancrage dans le monde. Sans cette conscience des racines, notre identité vacille et notre rêverie s'appauvrit.³³

Si l'océan est l'immense entre-deux qui sépare des territoires et des époques, c'est aussi celui que les gens ont initialement traversé, c'est à lui qu'on doit notre établissement en Amérique. En ceux qui se sentent interpellés par cette remontée, l'Atlantique laisse des traces et il m'a personnellement été primordial d'en faire l'expérience.

³² Brian McKenna, *Famine and Shipwreck, an Irish Odyssey*, Montreal, Galafilm, 2011, 52 min.

³³ Fernand Ouellette, *En forme de trajet*, Montréal, Noroît, 1996, p. 62.

Grosse Île était la station de quarantaine du port de Québec aux XVIII^e et XIX^e siècles. Située dans l'archipel de l'Isle-aux-Grues, elle offrait un sol transitoire à environ trente mille immigrants par année, dont les deux tiers arrivaient d'Irlande³⁴. Les habitants quittaient leur terre natale, entre autres à cause de la Grande Famine et pour échapper à la tyrannie anglaise ou aux difficultés économiques. L'insuffisance d'équipement et de main d'œuvre sur l'île a laissé la maladie (principalement le typhus) l'emporter sur des milliers de victimes qui n'ont jamais pu quitter la station de quarantaine. Le plus important cimetière irlandais en dehors de l'Irlande se trouve sur l'île, maintenant un lieu historique national renommé Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais.

L'année précédant mon voyage, je m'y suis rendue. Je m'imaginai un terrain vaste, des croix à perte de vue. J'oubliais que l'espace insulaire limité ne peut recevoir dignement la mort. Près des baraques médicales, un lopin où s'élèvent de petits monticules et où sont plantées quelques croix blanches est la sépulture de plus de huit mille personnes, dont les corps ont été empilés dans des fosses. Le spectacle est touchant et horrifiant à la fois. Un fort sentiment d'injustice m'a envahie devant cette scène à la pensée des riches tombeaux de marbre aperçus à Notre-Dame-des-Neiges.

Un monument listant les noms de tous les défunts a été érigé. Il est imposant, ne s'embrasse pas d'un seul regard. Il faut le parcourir, marcher le long de la pierre froide pour mesurer l'ampleur de ce qu'elle raconte. Parmi la liste, deux Derry, John et Jerry, m'ont empli d'espoir. Des recherches ultérieures m'ont pourtant déçue : ils étaient d'origine inconnue et sont décédés en mer.

³⁴ Bibliothèque et Archives Canada. (Mise à jour en février 2015). *Immigrants à la station de quarantaine de Grosse Île, 1832-1937*. Récupéré de <http://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/immigration/documents-immigration/immigrants-grosse-ile-1832-1937/Pages/introduction.aspx>

MÉMOIRE : LE PASSÉ INSCRIT DANS LE PRÉSENT

Le sentiment d'infini ressenti au milieu de l'océan, dans le noir total de la nuit, alors que les étoiles sont plus nombreuses que nulle part ailleurs, dépasse largement les limites de la distance. C'est jusque dans le temps que s'étire l'impression de grandiose, dans l'absence absolue de repères. Le même phénomène se produit dans les grands espaces verts d'Irlande, où pas même un fil électrique ne gêne la vue, alors que la seule construction visible est un reste de maison de pierres envahies par la mousse. On s'attend presque à voir surgir des paysans du XVIII^e siècle au détour du chemin, avec les moutons qui sont bien présents. Tout ce qui nous entoure, la terre, l'air, les rochers, l'eau, tout existait bien avant nous. Lorsque la trace de l'homme s'efface, le temps d'une marche ou d'une traversée, il est possible d'entendre le murmure des siècles passés. La Terre, elle aussi, se souvient.

Dans son essai « Entre maïeutique et géopoétique ou la piste de la terre-texte », Jean Morisset conçoit la géographie comme l'origine de toute chose, bien davantage que la religion qui serait d'ailleurs née du refus de la géographie. Le dogme réfléchi et imposé à l'homme comme source spirituelle serait construit par opposition à notre origine naturelle, indépendante de la volonté humaine. Comme les glaciers existaient bien avant nous, on a l'impression qu'ils sont témoins de notre passé, qu'ils détiennent sans doute des secrets qui nous échappent. Cette manière de concevoir la Terre élargit énormément la conception de l'origine. Il devient acceptable, voire évident, que les lieux ont une mémoire propre, véhiculée non seulement par les gens et leur culture, mais par la géographie même, que Morisset définit comme une « trame d'indicible, frange d'imaginaire, circulant dans l'univers depuis toujours et venant adhérer à la mémoire latente sans qu'on sache très bien ni d'où elles procèdent ni où elles vont³⁵ ».

³⁵ Jean Morisset, « Entre maïeutique et géopoétique ou la piste de la terre-texte » dans Rachel Bouvet et Basma El Omari [dir.]. *op. cit.*, p. 95.

Il y aurait donc un flou autour de cette mémoire, une zone tampon qui empêcherait le sujet de la découvrir aisément. Avoir conscience de tout ce qui se cache dans un territoire est déjà un pas vers l'accès à une parcelle de ce patrimoine, mais une fois sur les lieux, l'écoute devient primordiale. Une disposition essentielle à l'écriture, selon René Lapiere, est l'attention portée à ce qui appelle. Selon moi, il s'agit du même état d'ouverture nécessaire à l'écoute des lieux : « reconnaître est intérieur, secret, et ne vient pas de la matière mais du vide. [...] Connaître est une chose. Reconnaître est son contraire, étonné de lumière, ouvert à l'émergence du réel.³⁶ » Le fait d'arriver « plein », bourré d'attentes basées sur des clichés ou certain de trouver quelque chose de précis, empêche le silence intérieur nécessaire à la reconnaissance de ce que le lieu a à dire. Ouellette parle également de ce silence, de ce qui est tapi et qui permet l'ouverture d'une brèche menant à une vérité cachée : « À chercher le silence, ou ce qui "se tait", ou plus précisément ce qui vient de se taire, l'œil renvoie, grâce à un simple détail, le bruit chaleureux de la vie sous des facettes multiples.³⁷ » La disponibilité requise est celle du géopoéticien. Écouter le territoire, agripper des surgissements de son passé à travers sa forme présente réclament une posture sensible et attentive. On peut ainsi accéder à l'esprit d'un lieu en interagissant directement avec celui-ci, et s'inscrire par le fait même dans la mémoire qu'il gardera ensuite. Le souci de laisser une trace, sans doute pour matérialiser ce sentiment d'appartenance à l'Irlande, est visible dans mon récit et n'était pourtant pas volontaire. Toutefois, l'empreinte a plutôt été réciproque et simultanée : les figures-seuils mentionnées précédemment ont permis à ma mémoire personnelle de surgir à travers la mémoire des lieux, nouant ainsi nos deux passés en une histoire commune.

Si la Terre garde ses souvenirs dans les crevasses des montagnes et l'odeur des vents, la mémoire humaine fonctionne bien différemment. Concernant l'enfance, peu de théories ont tant marqué l'univers social que la psychanalyse. Dans leur essai sur la

³⁶ René Lapiere, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, p. 104-105.

³⁷ Fernand Ouellette, *op.cit.*, p. 103.

mémoire, Jean-Yves et Marc Tadié expliquent que « [un souvenir] varie suivant la circonstance qui le déclenche. [...] Pour Freud, les souvenirs se distinguent de la réalité parce qu'ils ont perdu toute connotation affective, ce qui entraîne l'inexactitude de leur évocation³⁸ ». Les auteurs expliquent que, durant l'enfance, on emmagasine les souvenirs sous une forme émotive plus qu'intellectuelle, n'ayant pas encore développé tous les mécanismes nécessaires à la mémorisation précise. Pourtant, comme « l'émotion joue un rôle prépondérant³⁹ » sur la mémoire, ces souvenirs d'enfance sont les plus ancrés, même s'ils ne sont pas détaillés. Dans le présent de l'adulte, ils ressurgissent donc de manière imprécise, mais affective. N'ayant pas été codés par la circonstance mais par l'émotion, le souvenir d'enfance demeure en soi sans contexte, et peut donc être ramené en mémoire selon un déclencheur présent bien différent de celui qui a créé le souvenir initialement. La force de l'affect nous rapproche de la réminiscence : la voix d'une maman, le parfum d'un inconnu, la madeleine de Proust. L'événement est ramené sous la forme d'une impression, comme si le souvenir n'émergeait pas totalement de la mémoire profonde.

Les frères Tadié disent que « si l'influence du patrimoine génétique dans la formation de la personnalité n'est plus à démontrer, la personnalité de l'individu joue cependant un rôle capital dans la sélection, souvent involontaire, des souvenirs⁴⁰ ». Il y a donc un effet de cycle, puisque l'enfant, qui n'est que bagage génétique et inné, emmagasine des souvenirs avant même d'avoir une véritable personnalité construite, souvenirs qui contribueront à former cette identité par laquelle, en allant vers l'âge adulte, la sélection du remémoré et de l'oublié s'opérera.

³⁸ Jean-Yves et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 53-54.

³⁹ *Ibid*, p. 117.

⁴⁰ *Ibid*, p. 120.

Un jour qui me semble aussi lointain et imprécis que ma naissance, mon père nous a dit que son grand-père était arrivé d'Irlande par bateau pendant la Grande Famine. Ça m'a paru important, grandiose. Je pouvais enfin m'expliquer le sentiment d'exil ressenti depuis toujours. Plus tard, je me suis fait tatouer un trèfle : c'était dorénavant dans ma peau, réel, tangible.

Mon père buvait. Il faisait notre lavage et préparait nos repas, mais j'éprouvais tout de même un sentiment de responsabilité, de devoir envers mes petites sœurs. Dans mon esprit, c'était moi, l'adulte responsable. Je me suis prématurément proclamée maman. Je me sentais supérieure, à l'écart, en charge. L'importance que je m'octroyais provenait de ma certitude d'avoir découvert mon destin. Je n'habiterais pas éternellement la petite maison au plancher croche de la rue Lahaie; je savais déjà qu'un jour, je partirais.

L'Irlande est devenue un modèle. Sa musique a pris de plus en plus de place dans ma vie, son histoire m'intéressait plus que celle du Québec. Nous étions les sœurs irlandaises et je me faisais un devoir que ce soit considérable, souligné. Le trèfle est devenu le symbole de notre unité, nous qui avons une affection et une proximité peu communes pour des sœurs traversant les méandres de l'adolescence.

Mes ancêtres paternels sont en fait venus de France et ont fondé la ville de St-Raymond, dans les mêmes années où les navires-cercueils irlandais accostaient à Grosse Île, tout près de là. Je pense que mon père a oublié son mensonge sur nos origines, puisque c'est lui qui m'a donné à lire l'article grâce auquel j'ai découvert la vérité. Peut-être pas *mensonge*; plutôt *histoire*, comme j'en suis venue à le réaliser avec le temps.

Mon père est *Big Fish*⁴¹, il embellit ce qui est ennuyeux, invente ce qu'il ne connaît pas. C'est un écrivain. C'est un Irlandais.

J'ai fait une crise. Mon noyau familial a éclaté, j'ai perdu de vue le lien réel qui m'unissait à mes sœurs, l'Irlande a temporairement été un sujet de discorde entre nous. Nous avons appris à manipuler délicatement la nouvelle vérité, sans en parler à notre père, avec qui nous n'abordons jamais la question.

J'ignore ce qu'il a gardé en tête comme étant la vérité, s'il sait même d'où il vient, si ça lui importe. Je sais par contre qu'il n'a aucune idée que le cours de ma vie a été désorienté par cette fiction, que j'ai voyagé pour refaire mon histoire de ma propre main, un peu comme il l'avait fait de la sienne. Chacun à notre manière, nous écrivons le même conte. Parce qu'il m'a dit un jour « tu es Irlandaise » sans savoir si c'était vrai, je peux maintenant dire « je suis Irlandaise » en sachant que cette origine est réelle. Je me la suis donnée à grandes enjambées, à coups de crayon.

⁴¹ *Big Fish* est d'abord un roman autofictionnel écrit par l'auteur américain Daniel Wallace en 1998, puis son adaptation cinématographique réalisée par Tim Burton en 2003. L'histoire dépeint une relation père-fils dans laquelle le fils se voit d'abord déçu, puis émerveillé par le caractère inventif de son père. Ce dernier est en effet reconnu pour son talent de conteur et ses histoires invraisemblables que tout le monde préfère à la plate réalité.

FILIATION : L'INÉVITABLE ET LE CHOISI

L'Irlande et le père se succèdent dans mon récit, puisque l'un renvoie sans cesse à l'autre. Leur imbrication s'explique par ce que développe Véronique Elfakir : lors de la phase de l'Œdipe, le père joue le rôle du tiers qui effectue la coupure entre l'enfant et la mère. Sans cette figure séparatrice, l'enfant grandit pour devenir un sujet fuyant la trop grande proximité avec la mère en cherchant sans cesse, souvent *outré-mer* d'ailleurs, l'interdit, l'épreuve, l'Autre : en somme, ce que le père n'a pas incarné adéquatement :

Ce qui est recherché au loin, c'est justement cette figure d'une altérité séparatrice afin de lutter contre un sentiment de « désêtre » qui résulte souvent d'un défaut d'individuation ou d'inscription symbolique. Faire l'épreuve de l'étranger, c'est précisément s'altérer, c'est-à-dire créer de l'Autre en soi pour échapper à la répétition du Même, s'arracher au natal et fuir ainsi toute forme de fusion. Si le voyage est souvent décrit comme la quête nostalgique d'une complétude perdue, il nous semble a contrario qu'il est bien davantage la recherche d'un intervalle séparateur voire même d'un interdit relançant le désir par l'obstacle.⁴²

Contrairement à ce qu'en dit ici l'auteure, la nostalgie me semble toujours un concept pertinent au regard de l'écrivain voyageur. Comme elle explique que ce dernier tenterait de trouver un substitut paternel à travers l'épreuve, l'Autre, le tiers pour s'extirper d'une union trop prenante avec la mère, le voyage ne m'apparaît pas comme la quête nostalgique d'une complétude *perdue*, mais plutôt comme celle d'une complétude *souhaitée*. On l'a vu, la nostalgie n'implique pas nécessairement la perte; elle peut être le désir mélancolique d'un objet jusque-là inconnu. Dans mon cas, le désir (énigmatique au départ, mais identifié comme tel a posteriori) était celui d'atteindre l'achèvement identitaire à côté duquel j'étais passé en n'ayant pas eu une identification « normale » durant l'enfance. Encore une fois, ça me semble être une nostalgie du possible. On reste dans l'à-côté, dans l'artifice, dans le rêve : « il ne

⁴² Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 18.

s'agit pas tant de fuir ou de rivaliser que de tenter de trouver une métaphore de cette figure paternelle en question.⁴³ »

J'ai grandi normalement, sans grands drames ni désastre d'adolescence. Je n'ai jamais souhaité la réunion de mes parents; j'ai même apprécié la diversité que m'a offerte une jeunesse auprès de parents séparés. Mon désir d'aventure n'était pas consciemment associé à mes parents. J'ai voyagé sans savoir que je partais à la recherche de mon père. Pourtant, c'est bien lui que j'ai trouvé en Leo, le propriétaire du Dooey Hostel. C'est lui que j'ai vu dans les pubs, devant une pinte de Guinness, taper du pied au son de la musique celtique. J'ai entendu son enthousiasme dans la manière dont on m'a raconté les légendes. Les conséquences d'une vie moins traditionnelle, celle qui permet de voyager, m'ont éloignée des choix de vie de ma mère. En somme, sans que je ne le veuille ni ne m'en rende compte, j'ai calqué mon expérience sur le modèle de la quête identitaire de l'écrivain voyageur, tel qu'exposé par Véronique Elfakir.

Le voyage, puisqu'il permet de se rendre étranger à soi-même et qu'il ouvre un éventail de nouvelles possibilités, permet de chercher « ailleurs cette référence symbolique qui a fait défaut⁴⁴ ». À plus petite échelle, cette recherche est déjà présente chez chacun et ne nécessite pas forcément une expédition : l'identification à un autre modèle que celui incarné par les parents se fait naturellement lors de la croissance. À mesure que la personnalité se développe, les intérêts personnels se précisent et orientent le choix des icônes desquels on s'inspire. Les filiations secondaires qui s'installent ainsi contribuent autant à la formation identitaire que l'éducation primaire reçue par les parents. Pourquoi alors serait-il faux de dire d'un Québécois passionné du Japon, par exemple, ayant passé sa vie à vivre selon les us et coutumes de ce pays, qu'il possède une filiation japonaise?

⁴³ *Ibid*, p. 32.

⁴⁴ *Ibid*, p. 26.

Selon Nancy Houston, Canadienne s'étant établie en France, les premières années de vie restent à jamais au cœur de l'identité : les étrangers, même s'ils ont acquis la nationalité française, « ne seront jamais Français parce que personne ne peut leur donner une enfance française⁴⁵ ». Néanmoins, l'identité n'est pas à confondre avec la nationalité; elle consiste en traits et caractéristiques qui forment l'individualité de quelqu'un. Le langage échoue à nommer sans détours cette appartenance intentionnelle : je ne puis dire « je suis Irlandaise » sans avoir l'air de prétendre à la nationalité. Une simple minuscule pourrait suffire, « je suis irlandaise », comme dans « je suis étudiante », « je suis une femme », « je suis obstinée ». L'irlandicité est une des nombreuses composantes de mon identité et je l'ai acquise par choix.

Fernand Ouellette explore ces filiations latérales permises par l'identification volontaire qui survient après l'enfance : « En m'identifiant [...] je créais un espace, enfin, pour les prouesses [...] de tous les états de mes moi possibles. [...] Mais n'est-ce pas ainsi que nous devons nous transformer en partant des grands modèles? ⁴⁶ » Bien sûr, l'Irlande m'a été imposée par une fausse révélation. J'aurais toutefois pu faire fi de cette information, ne pas m'imprégner de la culture irlandaise si elle ne me plaisait pas. Au contraire, j'ai reconnu ce qui me manquait dans le bagage de ce pays dont la tradition s'éteint à petit feu. C'est donc aussi dans un esprit de sauvegarde que je me suis intéressée plus en détails à l'héritage irlandais. Lorsque j'ai appris que je n'étais pas de descendance irlandaise, mon sentiment d'appartenance a en quelque sorte redoublé, puisque j'avais ceci de plus en commun avec l'Irlande qu'on me dérobaient mon identité. Maintes fois envahie par le passé et maintenant en train de s'internationaliser (pour ne pas dire s'américaniser), Erin doit se battre pour garder vivante sa culture celte, ses croyances mythiques, sa langue gaélique. Lorsqu'il se fait demander pourquoi il s'imprègne d'une culture choisie, d'éléments artistiques qu'il aime, Ouellette répond ceci :

⁴⁵ Nancy Huston, *Nord Perdu*, Paris, Actes Sud, 1999, p. 17.

⁴⁶ Fernand Ouellette, *Journal dénoué*, Montréal, Hexagone, 1988, p. 32.

Cela me permet de m'inscrire dans une filiation, de maintenir une relation vivante avec une certaine tradition. La tradition, pour moi c'est la transmission d'une sensibilité, d'une connaissance, d'une passion : en somme d'un certain niveau d'être. Voilà sans doute le sens profond des « affinités électives ». ⁴⁷

En choisissant d'entrer en relation avec la tradition irlandaise, je m'y suis inscrite en figure de passeur. Elle me traverse, fait partie de moi et me permet donc de me déclarer irlandaise.

⁴⁷ Fernand Ouellette, *En forme de trajet*, op. cit., p. 35-36.

IRLANDE: LE LIEU-SEUIL DES APAISEMENTS

Bien que l'Irlande ne soit pas venue à moi naturellement, mais par le biais d'une annonce venant de l'extérieur, elle est assurément la terre où je devais me rendre. On retrouve là-bas toutes les forces qui sont à l'œuvre dans mon mémoire, et même au-delà, dans mon histoire personnelle.

D'abord, il s'agit d'un territoire relativement petit, où le morcellement foisonne. Non seulement l'île est-elle politiquement séparée en deux, l'Irlande du Nord appartenant au Royaume-Uni et le reste étant une république indépendante, mais le dédoublement s'applique également à la religion (catholicisme et protestantisme), à la langue (anglais et gaélique irlandais) et à la culture (occidentalisme internationalisé et croyances magiques celtes). Le pays entier vit donc sur la frontière entre deux mondes. Si on déplaçait toute la côte irlandaise sur une ligne droite, on obtiendrait environ sept fois la largeur du pays. Dans l'imaginaire irlandais, la figure de la marge occupe une grande place, que la longueur de la limite physique entre la terre et la mer symbolise à merveille.

L'Irlande possède possiblement la plus vaste diaspora au monde, compte tenu de son exigüité. Alors que le pays (Irlande du Nord et République réunies) compte moins de sept millions d'habitants, plus de quatre-vingts millions de personnes dispersées sur les cinq continents se disent de descendance irlandaise. Il n'y a qu'à voir à quel point la Saint-Patrick, fête nationale irlandaise, est célébrée en grand dans plusieurs villes du monde. L'Irlande est un lieu qui a été massivement quitté depuis des siècles, surtout en période de famine et de récession économique, mais jamais définitivement : ceux qui ne retournent pas en terre irlandaise perpétuent tout de même la culture du pays et la fierté de la nation.

Les villes les plus importantes sont principalement situées sur le tour de l'île : elles sont elles-mêmes sur le seuil entre terre et mer, en plus d'être des ports, lieux de

départs et d'arrivées, qui rappellent justement l'émigration massive. Il m'apparaît clair que l'Irlande est un lieu de passage :

Les « lieux de passage » constituent un espace en soi, qui demande à être investi par l'imaginaire. Symbolisant à la fois la rupture et la continuité, le déracinement et l'assimilation, ces « passages » sont davantage que des seuils à franchir : ils agissent sur le sujet, le transforment en lui faisant le plus souvent côtoyer une forme d'altérité radicale.⁴⁸

Cette définition évoque celle des espaces de la nostalgie de Michel Roux, l'Atlantique étant un lieu de passage évident. À mon avis, l'Irlande, quoique plus subtilement, se place elle aussi dans cette catégorie. Elle est un lieu-seuil par l'importance de ses frontières réelle et symbolique, mais aussi grâce à l'entre-monde où elle se situe. À sillonner ses routes et à discuter avec ses habitants, il est frappant de constater à quel point passé et magie côtoient présent et réel. Freud aurait d'ailleurs dit du peuple irlandais qu'il était le seul auquel la psychanalyse ne s'appliquerait pas, puisque le rationnel ne prend pas beaucoup de place dans leur conception du monde. Les légendes celtes font encore partie du quotidien, les routes serpentent pour ne pas altérer cercles de fées, dolmens et déformations naturelles susceptibles d'abriter une quelconque créature magique. Lors de son voyage dans les îles d'Aran, Nicolas Bouvier rapporte ceci :

[...] j'ai trouvé un jeune homme qui est à la fois le gardien et l'historien de ces morts. [...] Par la fenêtre, je vois un couple de faisans picorer sur la route qui brille de tous ses lacets inutiles. Quand je lui ai demandé la raison de ce tracé erratique, il m'a répondu qu'ici, autrefois, les chemins étaient empierrés par les femmes qui n'aimaient pas que le vent les décoiffe : quand il tournait, elles en faisaient autant. Cette explication m'a entièrement satisfait.⁴⁹

D'une certaine façon, c'est l'univers de l'enfance qui surgit à tout moment dans ce pays où la frontière et le double sont au cœur de toute explication. Je n'ai pas construit mon projet volontairement autour de ces thèmes, mais il est flagrant qu'ils

⁴⁸ Marie Parent et Stéphanie Vallières, « Présentation de l'ouvrage » dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [dir.], *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. *Figura*, no 34, 2013, p. 12.

⁴⁹ Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot & Rivages, 2001, p. 18.

sont l'essence même de l'Irlande. L'identification à ce pays a véritablement contribué à la formation de mon individualité, ce qui m'a ultimement menée à me (re)connaître irlandaise.

ÉCRITURE : VOYAGER SUR PLACE

J'emprunte ici au cliché et soutiens qu'il y a une raison pour laquelle on dit de la littérature qu'elle est un voyage à travers les mots : écriture et voyage naissent d'une même indétermination et placent tous deux le sujet dans une position de vulnérabilité nécessaire.

Déjà au XVIII^e siècle, on l'a vu, le chirurgien Percy avait guéri plusieurs soldats souffrant du « mal du pays » par ce qu'il a appelé une cure de bavardage. Une prise de parole, un usage singulier du langage répondaient bien au besoin de retour, territorial ou temporel, ressenti par les patients. En reprenant les éléments qui font que la vie en mer et la vie d'aventure contrecarrent la nostalgie, on voit rapidement que l'écriture est une solution tout aussi valable. Non seulement s'agit-il d'une suite d'épreuves et d'obstacles, mais la démarche s'étend aussi sur une ligne de processus dont le corps ne se trouve ni au début ni à la fin, mais bien au milieu, dans le mouvement entre les différentes étapes. Hervé Guyader fait le rapprochement entre ces deux démarches grâce au contrôle qu'elles ont sur leurs sujets : « Si le voyageur subit bien plus qu'il ne maîtrise le voyage, il en va de même avec l'écrivain qui se frotte au travail d'écriture.⁵⁰ »

Même en s'éloignant du concept de nostalgie, le parallèle tient la route. J'ai mentionné que « l'espace vide » de René Lapiere, indispensable à l'écriture, relève de la même écoute et du même effacement que ceux du géopoéticien à l'œuvre. Nicolas Bouvier, un des maîtres de la littérature de voyage, a une théorie semblable :

Je trouve qu'entre le voyage et l'écriture il y a un point commun, pour moi très important. Dans les deux cas, il s'agit d'un exercice de disparition, d'escamotage. Parce que quand vous n'y êtes plus, les choses viennent. Quand vous y êtes trop, vous bouffez le paysage par une sorte de corpulence morale qui fait qu'on ne peut pas voir [...].⁵¹

⁵⁰ Hervé Guyader, *op. cit.*, p. 186.

⁵¹ Nicolas Bouvier, *Routes et déroutés : entretien avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Métropolis, 1992, p. 169.

Dans un collectif sur l'œuvre et la vie de Bouvier, Ingrid Thobois aborde la découverte qui l'attendait au retour d'un voyage sur les traces de l'auteur :

Après une année à voyager, le cœur pour sextant, on imagine aisément que le retour ait été laborieux. Peine à demeurer en place, furieuses envies de repartir. [...] Conflit intime, les pieds ici, la tête ailleurs. Et je désespérais que quelque chose survienne. Le mouvement m'apparaissait comme l'unique salut. Que faire? Me plonger à corps perdu dans un récit homérique de cette expérience. Je me croyais voyageuse. J'allais me découvrir écrivain.⁵²

Le mouvement que Thobois identifie comme seul salut se retrouve aussi bien dans l'écriture que dans le voyage. Élaborer un texte implique une suite d'allers et de retours, d'avancements et de ratures, qui confère une énergie cinétique au travail d'écriture. Le dynamisme essentiel pour contrer l'immobilité aliénante est le même en voyage ou en écriture. Par analogie, le sujet est un mot – je. Ainsi, le sujet en mouvement voyage, rencontre, éprouve : travaille la route; alors que le mot en mouvement exprime, parle, désigne : travaille le langage.

D'ailleurs, une distance investit déjà le langage en lui-même. Comme les mots renvoient aux objets sans être collés à eux, il y a d'emblée dans cette désignation une forme de parcours, de passage.

Ce bain d'étrangeté induit par le voyage n'est en définitive que le paradigme de notre rapport au monde où le Réel ne cesse de vouloir et de ne pouvoir se dire tout à fait. Les mots sont notre exil (autre nom de la perte) mais c'est cet exil même qui est porteur du désir d'écriture ou de parole.⁵³

Michel Collot, dans son *Horizon fabuleux*, précise à merveille l'essence abyssale qu'ont en commun la quête et l'écriture : « Le désir, comme l'écriture, se structure autour d'un objet absent ou vide, qu'il ne saurait atteindre sans se détruire.⁵⁴ » L'aventurier ne peut cesser sa recherche puisqu'elle ne se voit jamais complètement satisfaite. La poursuite des grands espaces et la découverte d'Ailleurs ne permettent que d'atteindre des substituts du réel objet de désir, désir qui ne serait plus s'il était

⁵² Ingrid Thobois, *op. cit.* p. 54.

⁵³ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 42-43.

⁵⁴ Michel Collot, *L'Horizon fabuleux*, vol. 2, Paris, Corti, 1988, p. 129.

assouvi. Il en va de même pour le langage, que l'écrivain travaille sans cesse dans une quête du plus petit écart entre le mot et ce qu'il désigne. Cet écart, toutefois, demeurera toujours, assurant aux écrivains une tâche continue :

Dans sa traversée du langage, comme dans celle du paysage, [le poète] subit l'attraction d'un point de fuite, qui le renvoie de mots en mots, sans qu'aucun d'eux coïncide jamais exactement avec ce qu'il voudrait dire, et puisse fixer un terme, autre qu'arbitraire, à sa démarche errante.⁵⁵

Sublimier l'absence par une présence inadéquate quoique fonctionnelle, fonction qu'occupe le langage, est précisément ce que fait le voyage identitaire. « La faille séparant le monde et les mots est le seul espace de repli et de déploiement de l'écriture⁵⁶ » : l'écrivain accepte donc, au même titre que le marin ou que l'aventurier, de s'inscrire sur une ligne de fuite, dans un entre-deux excluant l'origine et l'objet du désir.

Les parallèles sont nombreux entre ces deux pratiques, qui sont par ailleurs souvent jumelées. S'il est vrai que les romanciers n'ont pas nécessairement voyagé, les voyageurs, eux, relatent couramment leurs aventures par écrit :

Il y a une part du voyage et de ses motivations qui échappe au voyageur lui-même et qu'il va tenter de saisir par le biais de l'écriture. C'est cette opacité même qui permet en lui l'émergence ou la découverte d'un nouvel espace intérieur. C'est même précisément parce qu'il est souvent porteur d'une énigme ou d'une interrogation sur son désir, ce qui va au-delà de la simple question d'une quête identitaire, que le voyageur va tenter de retrouver cette part d'étrangeté projetée à l'extérieur pour en percer l'énigme.⁵⁷

Le travail d'écriture complète le cheminement amorcé par le périple. La recherche du meilleur moyen de transmettre l'expérience est l'occasion de revivre le voyage avec un regard nouveau, celui rendu possible par la distance temporelle et physique du retour. Ce retour fait partie du voyage au même titre que le départ; il s'agirait donc d'une expérience incomplète que de ne pas tenir compte de la vision « post voyage »,

⁵⁵ *Ibid*, p. 17.

⁵⁶ Anne-Laure Rigeade, « La parole de l'enfance », *Revue Frontenac Review*, Kingston, Queen's University, no 20, 2008, p. 79.

⁵⁷ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 16.

du regard final porté sur tout le périple rendu possible par le recul permis par le fait de se (re)poser sur le sol de l'enfance.

Grâce au cheminement personnel effectué en cherchant à tâtons le meilleur moyen de relater mon voyage en Irlande, j'ai pris conscience de vérités à peine entrevues lorsque j'étais là-bas. En relisant mes notes, en écrivant des passages que j'allais ensuite raturer, en voyant les choix de mots qui s'imposaient à moi, j'ai pu assister à l'émergence d'une parole que je n'aurais pu prédire, d'un « je » nouveau redéfini par l'altération de l'étranger. L'expérience complète de ce voyage englobe sa mise en mots que je peaufine encore aujourd'hui.

Mon récit de voyage, comme beaucoup d'autres, ne s'est laissé écrire que sous forme de fragments. Les nombreuses coupures ainsi que la longueur des différents passages renvoient aux multiples escales du périple et aux durées inégales des séjours. Soumis aux aléas de la route, il est impossible de structurer un récit indépendamment de l'influence de cette route même. On prend des notes, des photos, on gribouille des bouts de texte qui seront utilisés plus tard pour la confection d'un récit plus achevé. Cette matérialité de la forme ne s'efface pas; elle est d'ailleurs pertinente au récit par sa participation indirecte à la narration. La forme du texte témoigne de la fragmentation propre au mouvement et affirme une rupture avec une manière plus traditionnelle d'écrire :

Car cette béance ou ce non-formalisme est en fait la condition de cet accueil de l'étranger en soi et au sein même de l'œuvre. [...] L'écriture « s'expatrie » en quelque sorte, dans la mesure où elle tente de s'affranchir de ce qui lui est familier pour créer une esthétique nouvelle.⁵⁸

La structure du texte réfléchit donc l'histoire du voyageur qui s'est détaché d'un quotidien linéaire pour s'engager dans une série d'aventures originales.

⁵⁸ *Ibid*, p. 255.

ENGENDREMENT : LA FICTION CRÉATRICE

Dans le cadre du présent projet, voyager et écrire ont été indissociables. Après mes recherches et lectures, je comprends mieux pourquoi. Le point central reste toutefois l'identité; le périple et son récit découlent d'une question unique, d'un déclencheur principal : « Pourquoi est-ce que je me sens Irlandaise si je ne le suis pas? ». Je suis partie à la recherche de ce en quoi consiste l'identité irlandaise pour pouvoir m'y rattacher d'une manière ou d'une autre. Sans que je ne m'en rende compte, ce sont les étapes de ce cheminement qui ont fait de moi une irlandaise, je le suis devenue en cours de route, en partie grâce à ma volonté. Pour le reste, ça m'est venu de ce que le pays avait à offrir : une place où m'inscrire par le biais de la fiction.

James Joyce, l'un des grands écrivains irlandais, explore justement l'enfance, l'identité et la figure paternelle comme thèmes principaux. Dans son *Ulysse*, Stephen Dedalus (son alter ego) expose sa conception du père. Alexandre Lacroix la relève dans son essai sur l'alcoolisme :

Il rappelle que rien ne lie le père au fils, sinon « une minute d'aveugle rut ». La paternité n'est donc pas, contrairement à la maternité, une évidence biologique, un fait de nature; elle est un événement spirituel. [...] « On peut envisager la paternité comme une fiction légale ». L'ambition de l'artiste, c'est d'écrire cette fiction lui-même, de devenir l'auteur spirituel de ses jours.⁵⁹

L'auteur précise d'ailleurs qu'« aux yeux de Joyce, être un artiste, cela signifie tenter de "devenir soi-même son propre père"⁶⁰ ». Il n'est pas impossible alors que mon désir de partir et de me réinventer à l'étranger ne me vienne que de ma complexion d'écrivain, qui se préparait sans doute dans mon enfance avant même que je n'en prenne conscience. Avec son histoire de descendance irlandaise, mon père m'a peut-être offert l'excuse manquante, le déclencheur dont j'avais besoin pour finalement réaliser mon destin.

⁵⁹ Alexandre Lacroix, *Se noyer dans l'alcool?*, Paris, J'ai lu, 2012, p. 121.

⁶⁰ *Ibid*, p. 120.

Véronique Elfakir aussi aborde la question de l'auto-engendrement dans un passage sur Jean-Michel Belorgey, qui interroge la dimension psychologique du voyage :

Une incertitude du côté de la filiation du Père entretiendrait pour le voyageur l'illusion en partant de pouvoir renaître complètement [...] Il s'agirait d'une tentative de re-crédation du sujet par lui-même où d'une certaine façon il essaie de s'établir ou se rétablir en tant « qu'étant son propre père ». ⁶¹

Selon les dires de l'auteure, un problème d'identification au père serait donc ce qui pousse à la fois au voyage et à l'écriture de soi. Il n'est pas étonnant alors que ces composantes soient si souvent reliées dans le travail de tant d'artistes.

Alexandre Lacroix examine ce qu'il advient de cette théorie lorsque le père est alcoolique : « Quand le père boit, il n'habite pas sa propre maison – il n'est pas à la hauteur de son rôle : il laisse sa place vacante. Aussi, il ne reste pas d'autre choix à son fils – artiste ou pas – que de prendre les devants, de devenir père à la place du père. ⁶² » Il est tentant de blâmer l'alcoolisme, qui est si mal perçu en société et destructeur en soi. À la lecture de cette dernière citation, toutefois, une évidence me frappe. Ce n'est pas seulement « quand le père boit [qu'il] n'habite pas sa propre maison »; cette absence peut tout aussi bien être causée par la séparation des parents, comme ce fut le cas dans mon enfance. Il est vrai que mon père boit, sans doute trop. J'imagine que j'ai tenu à garder ce fait au cœur de ma réflexion pour la mauvaise raison. Je croyais pouvoir accuser l'alcool pour l'absence d'identification à mon père, alors que la distance installée par le divorce a sans doute suffi à desserrer nos liens. La boisson y a peut-être joué un rôle, mais je lui ai probablement accordé une trop grande importance à cause de la place qu'elle occupe dans l'identité irlandaise. Alcoolique, mon père me semblait plus irlandais. Son histoire avait ainsi plus de sens, se rapprochait davantage de la réalité.

⁶¹ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 24.

⁶² Alexandre Lacroix, *op. cit.*, p. 120.

Qu'elle me vienne de mon père, de mon tempérament artistique ou même d'une autre source insoupçonnée, la faille qui m'habite depuis toujours m'a menée au voyage et à l'écriture. J'ai cherché, et je cherche encore, ce qui pourrait emplir cette fissure. Paradoxalement, c'est elle qui me comble, par le mouvement – la vie – qu'elle m'impose. La désillusion due à l'inexactitude de ce qu'on découvre véritablement en voyage revient sans cesse dans les écrits sur le sujet :

Cette quête de la Chose (de l'objet perdu), se donne à lire de façon exemplaire dans la recherche de cette « Terre promise » que met en scène la littérature de voyage : lieu de toutes les attentes et de tous les délices avec son corollaire inévitable, la déception.⁶³

Même si mon désir de partir vers un Ailleurs indéterminé reste fort, mon voyage en Irlande ne s'inscrit pas dans ce schéma. La déception n'est pas survenue, au contraire. Pour la première fois, j'ai véritablement trouvé l'objet perdu dont la quête m'avait désancrée et menée loin de chez moi. À la lumière des recherches faites ici, je peux dire que l'appel me venait d'une carence paternelle. Au lieu de me voir déçue de ne pas pouvoir combler ce besoin à l'étranger, j'ai retrouvé mon père en Irlande. Le fait de réaliser que mon père et ce pays ne font qu'un m'a rendue ma filiation originale, puisque m'étant identifiée à l'Irlande en grandissant, je me suis en fin de compte indirectement identifiée à mon père.

On m'a mis une histoire entre les mains, que je me suis appropriée en la récrivant. Ce détour par la fiction me confère le rôle de génitrice : je me suis engendrée, en choisissant moi-même mes origines. La surprise est que je n'ai rien changé. J'ai trop aimé la fable qu'on m'a racontée. J'ai longtemps rejeté ma véritable filiation, la croyant déficiente, mais c'était apparemment pour mieux y revenir. La dérive que j'ai dû emprunter pour y parvenir m'aura permis de devenir irlandaise, voyageuse et écrivaine.

Merci Papa.

⁶³ Véronique Elfakir, *op. cit.*, p. 266-267.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

- Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, F. Didot, 6^e édition, 1835.
- Morvan, Danièle [dir.], *Le Robert de poche 2010*, Paris, Dictionnaires LE ROBERT-SEJER, 2009, 1074 p.

Essais

- Berranger, Marie-Paule, *Notes, notations et carnets de voyage*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2009, 203 p.
- Bolzinger, André, *Histoire de la nostalgie*, Paris, Campagne Première, 2007, 287 p.
- Bouvet, Rachel et Basma El Omari [dir.], *L'espace en toutes lettres*. Montréal, Éditions Nota bene, 2003, 306 p.
- _____, André Carpentier et Daniel Chartier [dir.], *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs*, Paris, l'Harmattan, 2006, 255 p.
- Bouvier, Nicolas, *Routes et déroutés : entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Métropolis, 1992, 248 p.
- Chartier, Daniel, Marie Parent et Stéphanie Vallières [dir.], *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. Figura, no 34, 2013, 206 p.
- Collot, Michel, *L'Horizon fabuleux, volume 2*, Paris, Corti, 1988, 224 p.
- Cyrulnik, Boris, *Mourir de dire : la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, 260 p.
- _____, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2003, 259 p.
- Elfakir, Véronique, *Désir nomade. Littérature de voyage : regard psychanalytique*, Paris, L'Harmattan, coll. Psychanalyse et civilisation, 2005, 288 p.
- Freud, Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, 206 p.
- Grenier, Louise, *Filles sans père*, Montréal, Éditions Québecor, 2012, 300 p.
- Grimaldi, Nicolas, *Bref traité du désenchantement*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, 71 p.

- Guyader, Hervé [dir.], *Nicolas Bouvier : Espace et écriture*, Paris, Éditions Zoé, 2010, 258 p.
- Huston, Nancy, *Nord perdu*, Paris, Actes Sud, 1999, 129 p.
- Jankélévitch, Vladimir, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, coll. Champs essais, 1974, 392 p.
- Lacroix, Alexandre, *Se noyer dans l'alcool?*, Paris, J'ai lu, 2012, 157 p.
- Lapierre, René, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 149 p.
 _____, *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 162 p.
- Lévesque, Claude, *Le proche et le lointain*, Montréal, VLB, 1994, 354 p.
- Nepveu, Pierre, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, 2004, 267 p.
- Ouellette, Fernand, *En forme de trajet*, Montréal, Noroît, 1996, 195 p.
- Ouellette, Fernand, *Journal dénoué*, Montréal, Hexagone, 1988, 263 p.
- Pamuk, Orhan, *Mon père, et autres textes*, Paris, Gallimard, 2009, 86 p.
- Roux, Michel, *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 1999, 335 p.
- Tadié, Jean-Yves et Marc, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, 367 p.
- Tisseron, Serge, *La honte : psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 2007, 196 p.
- White, Kenneth, *Le plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1994, 362 p.

Revues

- McIver, Rod, *Heron Dance*, Middlebury (Vermont), vol. 34, 2001.
- Rigeade, Anne-Laure, « La parole de l'enfance », *Revue Frontenac Review*, Kingston, Queen's University, no 20, 2008, 92 p.

Films et documentaires

Burton, Tim, *Big Fish*, Culver City (California), Columbia Pictures Industries, 2003, 125 min.

McKenna, Brian, *Famine and Shipwreck, an Irish Odyssey*, Montreal, Galafilm, 2011, 52 min.

Tremblay, Gabrielle, *Dire sur mon père*, Montréal, Produire Comonpeu, 2008, 83 min.

Œuvres littéraires

Bouvier, Nicolas, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot & Rivages, 166 p.

Brassard, Denise, *L'épreuve de la distance*, Montréal, Noroît, 2010, 178 p.

Coady, Michael, *All souls*, New York, Gallery Books, 1997, 138 p.

Gauthier, Louis, *Voyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB, 1999, 91 p.

Heaney, Seamus, *Haw Lantern*, Londres, Faber and Faber Limited, 1987, 52 p.

Joyce, James, *Ulysses*, Paris, Shakespeare and Company, 1922.

Lapierre, René, *Aimée soit la honte*, Montréal, Les herbes rouges, 2010, 104 p.

Rivard, Yvon, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006, 258 p.

Thoreau, Henry David, *Journal*, Paris, Mercure de France, 2002, 120 p.

Wallace, Daniel, *Big Fish: a novel of mythic proportions*, New York, Penguin Books, 1998, 189 p.

White, Kenneth et Basserode, *Déambulations dans l'espace nomade*, Arles, Actes Sud, coll. Art et Nature, 1995, 102 p.